

Fausses Rencontres Ordinaires

7 comédies dramatiques sur les rencontres humaines

De Philippe Caure

16 rôles différents

Temps approximatif : 90 minutes.

Ce texte est déposé à la SACD.

Toute reproduction, diffusion, ou utilisation doit faire l'objet de l'accord de la SACD.
Renseignements : www.sacd.fr / mail@philippecaure.com / www.piece-de-theatre.com

Retrouvez toutes les pièces
de Philippe Caure sur
www.piece-de-theatre.com

LE DÉCOR



Idée schématique du décor.

Toutes les scènes se passent autour d'une petite place publique. Voir les détails spécifiques à chaque scène ci-dessous. Dans le fond côté jardin, une devanture de petit supermarché de province, si possible quelques chariots à disposition des clients. Sur le fond côté cour, une vitrine de bistrot, avec trois ou quatre tables en terrasse. Deux portes d'entrée de petites maisons de banlieue, une côté jardin et une côté cour. Tout est très symbolisé. Jeux de lumières et petites astuces techniques seront au service de chaque histoire car on mettra en avant les éléments de décor, en relation avec la scène à jouer. Les portes seront déplacées pour symboliser un appartement et les autres éléments seront reculés ou cachés.

DISTRIBUTION

16 rôles différents

Distributions minimum possibles : 1H-3F ou 2H-2F ou 3H-1F

Ensuite de nombreuses Combinaisons possibles de 1 à 15H et de 1 à 15F

Peut être jouée complètement avec seulement 1H-1F, si ne sont gardées que les scènes principales. Le tableau ci-dessous permet de se rendre compte du nombre de comédiens nécessaire pour chaque scène.

Tableau de présences des personnages

i = sexe indifférent / f = femme / h = homme

Titre	N°	L'auteur	Le serveur	Le sondeur	Le sondé	Cabas 1	Cabas 2	Café 1	Café 2	Le facteur	L'homme	Le flic	Le passant	Le voleur	La victime	Chariot 1	Chariot 2
	Scène 1	i															
	Scène 2	i		i													
Sondage	Scène 3	i		i	i												
	Scène 4	i															
Cabas	Scène 5	i				i	i										
	Scène 6	i								i							
Etrennes	Scène 7									i	i						
	Scène 8	i						i	i								
Jeudi	Scène 9	i						i	i								
	Scène 10	i										i					
Vos papiers	Scène 11	i										i	i				
	Scène 12	i	i									i		h			
Sac à mains	Scène 13													h	f		
	Scène 14	i	i												f		
Chariot	Scène 15															i	i
	Scène 16	i	i			i	i										

NOTE SUR LES PERSONNAGES

Vous remarquerez que certaines scènes ont été écrites soit pour des hommes, soit pour des femmes. Le français est ainsi fait, il faut choisir un genre. Malgré cela toutes les scènes, excepté « Le sac à main », peuvent être jouées indifféremment par des hommes et ou par des femmes. Quelques légères modifications de texte arrangeront tout cela, très facilement.

Idem pour l'âge des personnages, la plupart des scènes sont jouables par pratiquement tous les âges. A vous de vérifier la cohérence entre le choix des comédiens et le texte.

DETAILS DES SCENES

Pour les scènes de L'AUTEUR :

- ☒ L'auteur aura sa table attirée qu'il ne quittera pas durant toute la pièce, sauf dans les scènes d'intérieur où il sera soit dans le noir, soit en coulisse.

Le sondage [Scène 3]

- ☒ 2 personnages ; H ou F
- ☒ Pas de changement, l'action se passe dans la rue.

Cabas High-tech [Scène 5]

- ☒ 2 personnages ; H ou F
- ☒ Pas de changement, l'action se passe dans la rue.

Les étrennes [Scène 7]

- ☒ 2 personnages ; H ou F
- ☒ L'action se déroule dans l'appartement de la porte côté cour. On déplace donc la porte du côté cour vers le côté jardin, sous les yeux du public, pour qu'il comprenne bien que c'est cette porte qui est concernée. Les autres éléments de décors sont cachés, ou placés en retrait. La sortie se fera donc par le côté jardin.

On n'est que jeudi [Scène 9]

- ☒ 2 personnages ; H ou F
- ☒ L'action se déroule à la terrasse du café. On doit donc concentrer l'attention du public sur cette partie de la scène. Soit par des jeux de lumières, soit par des rideaux. On peut aussi reculer les autres éléments si c'est techniquement possible.

Vous avez vos papiers ? [Scène 11]

- ☒ 2 personnages ; H ou F
- ☒ Pas de changement, l'action se passe dans la rue.

Le sac à main [Scène 13]

- ☒ 2 personnages ; 1H et 1F
- ☒ L'action se déroule dans l'appartement de la porte côté jardin. A l'inverse on déplace donc la porte du côté jardin vers le côté cour, sous les yeux du public, pour qu'il comprenne bien que c'est cette porte qui est concernée. Les autres éléments de décors sont cachés, ou placés en retrait. La sortie se fera donc par le côté cour.

Le chariot [Scène 15]

- ☒ 2 personnages ; H ou F [Deux voix à rajouter sur la fin, une de femme et une d'homme]
- ☒ L'action se passe dans le supermarché. L'idéal serait de retourner toute la façade qui laisserait apparaître quelques éléments de l'intérieur de ce type d'établissement. Mais il existe des moyens plus simples, comme des jeux de lumière, pour bien faire comprendre au public où se déroule l'action. On laissera ensuite un chariot seul sur scène.

Scène 1

(Le rideau se lève, l'auteur est assis à une des tables du café, un croissant et un double expresso devant lui, il semble avoir du mal à se réveiller, mais il déjeune tranquillement. Son téléphone portable sonne.)

L'AUTEUR : Allo ? Oui ?... Comment vas-tu ?... Bien... Je viens tout juste de commencer une nouvelle pièce... Ah bon ? Une commande ? De qui ?... De la mairie ?... Le festival culturel des quartiers, non je ne connais pas... Ils veulent une pièce de théâtre, très bien. Justement, j'ai cette pièce que je viens de commencer et... Comment ça ils veulent quelque chose de spécial ?... Pour leur festival, bon, alors explique-moi... Attends je prends de quoi noter. Oui, je t'écoute *(Il sort un carnet et un stylo.)* C'est quoi le sujet ? La vie de quartier ? Ce n'est pas très original... Oui, j'ai compris, il faut que ça colle à leur manifestation, mais... Bon... Des histoires qui sortent de l'ordinaire, d'accord... Oui, ça m'intéresse... Ok... Comment ça, c'était la bonne nouvelle ?... Ça veut dire qu'il y a une mauvaise nouvelle ?... *(Il s'énerve.)* Mais comment veux-tu que j'écrive une pièce en si peu de temps ?... Non, c'est trop court... Je l'ai déjà fait mais c'est parce que j'avais déjà les idées, mais là... Non, les idées ça ne tombe pas comme ça... Oui, je sais que c'est mon métier de trouver des idées, mais là c'est vraiment court, sans parler sans parler des répétitions qui seront nécessaires... Si, je vais le faire, mais toi je te jure !... Bon, donne-moi plus de détails... Attends, je mets mon oreillette. *(Il sort un fil de sa poche le branche au téléphone et pose le portable sur la table.)* Bon ! je t'écoute... Sous la forme de petites scènes, oui... Et qu'est-ce qu'il leur arrive à tes personnages ?... Oui, je sais, c'est moi l'auteur, mais je dois savoir devant qui ça va être joué. Ils sont marrants à la mairie, il commande une pièce de théâtre comme ils font un appel d'offres. Ils ne t'ont rien dit de plus. Ah ! Ils t'ont donné la plaquette du festival, et alors ?... C'est tout ?... Oui, c'est pas grand-chose... Toi, comment tu vois les choses ?... Oui ! Toi ! Il faut que tu me donnes plus d'explications... Tu veux que je fasse vite ?... Alors, il va falloir m'aider... Oui... Oui... *(Il note.)*

Scène 2

LE SONDEUR : *(Le sondeur entre par le côté cour. Il a un paquet de feuilles sous le bras et un porte-bloc-notes lui permettant d'écrire debout. Il cherche du regard une personne à interroger. Voyant l'auteur, il s'approche de lui.)* Bonjour monsieur. Auriez-vous un peu de temps pour répondre à un petit sondage ?

L'AUTEUR : *(N'a pas vu le sondeur, Toujours au téléphone par oreillette interposée.)* Oui. Ensuite ?

LE SONDEUR : *(S'assoit avec l'auteur.)* Alors, c'est un sondage sur les supermarchés, et...

L'AUTEUR : *(Agacé de se faire déranger.)* Vous ne voyez pas que je suis au téléphone ?

LE SONDEUR : Ben non !

L'AUTEUR : *(Au téléphone.)* Mais non, ce n'est pas à toi que je parle... Mais si, je t'écoute... Si ! Maintenant c'est à toi que je parle ! Bon, alors tu disais...

LE SONDEUR : *(Se lève, et s'éloigne en faisant une grimace.)* Désolé. *(Il retourne au centre du plateau, cherchant quelqu'un d'autre.)*

L'AUTEUR : Alors ? Où veux-tu que je trouve des idées ?... Dans la rue ? Mais j'y suis dans la rue et il ne se passe rien. Les gens passent dans la rue et c'est tout, c'est même pour ça qu'on les appelle des passants ! Je t'écoute, oui, mais je ne sais pas si ça sert à grand-chose. *(Il continue de parler en sourdine tout en écrivant dans son carnet pendant la scène suivante.)*

Scène 3 ; Le sondage

(Le passant arrive du côté jardin, un petit sac de courses à la main. Il marche tranquillement. Le sondeur se place devant lui.)

LE SONDEUR : Bonjour, monsieur. Auriez-vous quelques instants à m'accorder pour répondre à un petit sondage ?

LE PASSANT : *(Sortant de ses pensées.)* Hein ?... Heu, non ! Je n'accorde aucun crédit aux sondages. Tout ça, c'est manipulation et compagnie, on fait dire ce qu'on veut aux chiffres ! *(Il contourne « Le sondeur » et va pour continuer sa route vers le côté cour.)* Vous pouvez répondre non, à toutes vos questions. Voilà ! Comme ça c'est fait ! *(Il avance pour sortir.)*

LE SONDEUR : Ah ? Donc vous êtes pour la fermeture des petits commerces ?

LE PASSANT : *(S'arrête et revient sur ses pas.)* Mais pas du tout ! Je suis moi-même commerçant.

LE SONDEUR : Mais vous m'avez dit de mettre non à tout !

LE PASSANT : Je voulais dire que je ne veux pas répondre au sondage.

LE SONDEUR : Oui, mais je n'ai pas la case « Ne veut pas répondre ».

LE PASSANT : *(Riant.)* Alors inventez-la ! Au revoir monsieur !

LE SONDEUR : *(Notant sur sa feuille.)* Donc vous êtes commerçant.

LE PASSANT : *(Revient encore une fois.)* Mais non !

LE SONDEUR : Quoi ? Vous n'êtes pas commerçant ?

LE PASSANT : Si !

LE SONDEUR : Ben alors ?

LE PASSANT : Je dis : « Non ! Ne notez pas ça. »

LE SONDEUR : Mais si vous êtes commerçant, je peux le noter puisque c'est vrai. Et comme vous êtes commerçant, vous êtes donc pour les petits commerces.

LE PASSANT : Bien sûr, puisque j'en ai un !

LE SONDEUR : Donc, *(Il note sur sa feuille.)* pour les commerces de proximité.

LE PASSANT : N'écrivez pas, je ne veux pas !

LE SONDEUR : Mais c'est ma feuille ! J'écris ce que je veux !

LE PASSANT : Oui, mais je ne veux pas faire partie d'un sondage, quelles que soient mes opinions, je ne veux pas qu'elles apparaissent dans un sondage, qui va être manipulé par je ne sais qui. Vous comprenez ? Je ne cautionne pas ce genre de méthodes, alors je voudrais que vous ne notiez rien de ce que je dis ! Voilà, comme ça c'est clair ?

LE SONDEUR : C'est dommage. Je vous donne l'occasion de défendre vos opinions et vous refusez. Vous allez vous faire manipuler par les opinions des autres, si vous vous obstinez à garder le silence. D'autant plus que vous devez aller souvent chez les petits commerçants.

LE PASSANT : Toujours ! J'en viens *(Il montre son sac de courses.)* Regardez !

LE SONDEUR : Ah ! *(Il note sur sa feuille.)* Va toujours chez les petits commerçants.

LE PASSANT : Vous notez encore ? Mais vous êtes têtue, vous !

LE SONDEUR : Mais parce que vous êtes un cas intéressant ! C'est assez rare les avis aussi tranchés que le vôtre. Je ne vais pas laisser passer ça.

LE PASSANT : C'est pourtant ce que je veux ! Que vous me laissiez passer. Je suis un passant, et en l'état vous devez me laisser passer.

LE SONDEUR : Bon, comme vous voulez. Mais juste une question.

LE PASSANT : Non, plus de question.

LE SONDEUR : Non, c'est une question personnelle, rien à voir avec le sondage. Comme tous les commerçants vous avez bien du stock chez vous ?

LE PASSANT : Oui. Et alors ?

LE SONDEUR : Ce stock vous n'allez quand même pas l'acheter chez les petits commerçants ?

LE PASSANT : Bien sûr que non ! Je me fournis chez un grossiste spécialisé.

LE SONDEUR : Ah ? Une grande surface pour petits commerçants, en fait.

LE PASSANT : Un grossiste.

LE SONDEUR : Oui, on appelle ça comme on veut (*Il note sur sa feuille.*) Va de temps en temps en grande surface.

LE PASSANT : Mais non ! Ne notez pas ça ! Ne notez rien ! Je vous ai dit que je ne crois pas aux sondages !

LE SONDEUR : Croire ? Mais le sondage est une démarche scientifique. On ne croit pas aux sondages comme on croit à une religion.

LE PASSANT : À voir certains politiciens, le sondage c'est comme un Dieu qu'ils préfèrent avoir dans leur poche. Ne jouez pas sur les mots, s'il-vous-plaît.

LE SONDEUR : Je ne joue pas sur les mots, monsieur. Sonder les gens est beaucoup trop sérieux pour se permettre de « jouer » comme vous dites. Et puis c'est vous qui jouez sur les mots.

LE PASSANT : Moi ?

LE SONDEUR : Oui ! Je vous demande si vous allez en grande surface. Vous me dites que non et ensuite vous me dites que vous allez chez un grossiste.

LE PASSANT : Un grossiste ! Pas une vulgaire grande surface.

LE SONDEUR : Votre grossiste, il vous accueille dans une boutique de 9m² peut-être ?

LE PASSANT : Non ! Je vais à Paris dans un entrepôt spécialisé.

LE SONDEUR : Un entrepôt de 9m² ?

LE PASSANT : Vous alors ! Un entrepôt, c'est grand ! Il faut vous acheter un dictionnaire mon petit bonhomme ! C'est beaucoup plus grand que 9m² ! (*Il rit.*)

LE SONDEUR : Donc, c'est un entrepôt, c'est grand ça ! Je veux dire c'est grand comme surface.

LE PASSANT : C'est nécessaire, il fournit toute la région. Mais ce n'est pas une vulgaire grande surface !

LE SONDEUR : Et vous m'accusez de jouer sur les mots ! Vous ne seriez pas, un peu de mauvaise foi, vous ?

LE PASSANT : Mais non ! Les grandes surfaces dont vous parlez ne sont pas réservées aux professionnels et puis les gens y vont deux ou trois fois par semaine. Moi...

LE SONDEUR : Ah ! Ça tombe bien ! *(Il regarde sa feuille.)* Vous y allez souvent ?

LE PASSANT : C'est ce que j'essaie de vous démontrer. J'y vais à peine trois fois par an.

LE SONDEUR : *(Il note sur sa feuille.)* Va dans les grandes surfaces moins de 5 fois par an.

LE PASSANT : Mais ne notez pas ça !

LE SONDEUR : Quoi ? Vous n'allez pas chez votre grossiste trois fois par an ?

LE PASSANT : Si ! Mais vous, vous parlez de grande surface, alors que moi je parle...

LE SONDEUR : D'un grossiste, qui a un entrepôt grand comme un terrain de football, mais qui n'est pas une grande surface.

LE PASSANT : Voilà ! Votre sondage va être faussé, puisqu'on ne parle pas de la même chose.

LE SONDEUR : Moi, je parle d'une grande surface, et dès que j'ai acheté mon dictionnaire, je vous le prête pour que vous vous rendiez compte qu'un entrepôt, ça représente une grande surface.

LE PASSANT : Mais vous notez n'importe quoi !

LE SONDEUR : Je note ce que vous me dites. Je fais confiance aux gens. Si vous me dites n'importe quoi, c'est votre problème. Nos statisticiens sauront faire la différence, la méthode scientifique sera toujours victorieuse.

LE PASSANT : Je ne vous dis pas n'importe quoi ! Je ne vais pas en grande surface à titre privé, et c'est ce que demande votre sondage. Moi, l'entrepôt, c'est à titre professionnel, c'est quand même pas la même chose, enfin !

LE SONDEUR : *(Sans l'écouter.)* Oui, bien sûr ! *(Il regarde sa feuille.)* Votre entrepôt qui n'est pas une grande surface, vous êtes content de ses produits ?

LE PASSANT : Bien sûr, puisque j'y vais régulièrement !

LE SONDEUR : Ah bon ? Vous y allez plus de 3 fois par an ?

LE PASSANT : Non, 3 fois par an, je vous l'ai dit.

LE SONDEUR : Pourquoi dites-vous « régulièrement » ?

LE PASSANT : Mais c'est un grossiste. Pour mon commerce, 3 fois par an c'est régulier ! En tout cas pour moi c'est suffisant.

LE SONDEUR : Donc, c'est occasionnellement ! *(Il écrit sur sa feuille.)* C'est que je n'aime pas trop faire des ratures sur mes feuilles, ça ne fait pas sérieux. Surtout que c'est analysé par ordinateur.

LE PASSANT : Si vous ne comprenez rien, ce n'est pas de ma faute.

LE SONDEUR : C'est que c'est difficile de vous suivre. Sinon, vous allez toujours au même endroit, ou vous allez parfois dans une autre grande surface, je veux dire dans un autre entrepôt ?

LE PASSANT : Le même, je suis habitué.

LE SONDEUR : Ah ! *(Il note.)*

LE PASSANT : Mais vous continuez votre sondage, là !

LE SONDEUR : Mais bien sûr. Qu'est-ce que vous croyez ? Que je m'amuse à parler avec vous des grandes surfaces où vous allez, tout en essayant de me faire croire que vous n'y allez pas ? Tout ça parce que vous êtes un petit commerçant et que vous avez honte de le dire. En même temps vous allez faire des courses chez les petits commerçants du quartier, pour leur acheter deux trois petites choses qui leur laissent croire que vous êtes de leur côté, alors qu'à la première occasion vous seriez prêt à ouvrir une grande surface si vous en aviez les moyens.

LE PASSANT : Mais pas du tout, je n'ai jamais pensé à ouvrir une grande surface.

LE SONDEUR : Vous n'avez jamais pensé à vous agrandir ?

LE PASSANT : M'agrandir ? Si, j'ai doublé ma surface de vente l'année dernière, mais ça n'a rien à voir.

LE SONDEUR : Et l'année prochaine vous allez doubler encore ?

LE PASSANT : Mais non, je n'y pense pas !

LE SONDEUR : Mais, si ça marche, si vous gagnez de l'argent, qu'est-ce que vous allez faire ?

LE PASSANT : On verra à ce moment-là, mais ce n'est pas la question.

LE SONDEUR : Vous avez déjà doublé votre surface ! Vous le ferez sûrement encore ! Vous connaissez le proverbe. Qui a bu boira !

LE PASSANT : J'ai doublé, oui, mais doubler un petit magasin ça ne fait que le double de pas grand-chose.

LE SONDEUR : Oui, pas grand-chose plus pas grand-chose, un jour on se retrouve à ouvrir un deuxième magasin, puis un troisième et on se retrouve côté en bourse. Et à employer 500 personnes en les exploitant comme des objets !

LE PASSANT : (*Choqué.*) Me dire ça à moi ! Qui me suis fait tout seul !

LE SONDEUR : Et ce n'est pas trop dur ?

LE PASSANT : Parfois, si.

LE SONDEUR : Qu'est-ce que vous attendez pour engager quelqu'un ?

LE PASSANT : De finir de rembourser mes crédits.

LE SONDEUR : Et après ?

LE PASSANT : Après ? Peut-être oui.

LE SONDEUR : C'est bien ce que je dis !

LE PASSANT : Mais vous ne savez même pas ce que vous dites, qu'est-ce que vous y connaissez au petit commerce ?

LE SONDEUR : Rien de plus que ce qui est écrit sur ma feuille. Hier je faisais un sondage sur le nucléaire, j'y connais rien non plus, mais ça ne m'empêche pas de bien faire mon métier.

LE PASSANT : Oui, et bien moi, j'ai le mien qui m'attend. (*Le sondeur regarde sa feuille.*) Qu'est-ce que vous faites ? Vous faites encore des croix ? De toute façon, je ne veux plus vous parler. A chaque fois vous en profitez pour me faire répondre à vos questions sans mon accord.

LE SONDEUR : Non, ne vous inquiétez pas, j'ai terminé je n'ai plus de questions. J'ai toutes les réponses que je voulais.

LE PASSANT : Quoi ? Vous m'avez fait répondre à toutes les questions de votre satané sondage ?

LE SONDEUR : Je ne vous ai pas menacé que je sache ? Qui vous a empêché de continuer votre route ?

LE PASSANT : Mais ! Donnez-moi cette feuille !

LE SONDEUR : Sûrement pas !

LE PASSANT : Je refuse d'être sondé ! Donnez-moi cette feuille !

LE SONDEUR : Non, elle a été trop dur à remplir, je la garde.

LE PASSANT : Donnez-moi cette feuille ! Je refuse d'être sondé.

LE SONDEUR : Trop tard, c'est fait. Ne vous inquiétez pas, au début on a un peu honte mais ensuite on oublie vite. Vous verrez, ce n'est qu'un mauvais moment à passer.

LE PASSANT : Mais c'est vous qui allez passer un mauvais moment ! *(Il devient menaçant. Le sondeur se recule.)*

LE SONDEUR : Qu'est-ce que vous allez faire ?

LE PASSANT : Vous faire un petit sondage ! *(Il s'avance menaçant, pendant que « Le sondeur » recule effrayé.)* Qu'est ce que vous préférez ? Manger votre feuille tout seul, sans que je vous fasse un œil au beurre noir ? Manger votre feuille, pendant que je vous fais un œil au beurre noir ? Ou manger votre feuille après que je vous aie fait un œil au beurre noir ? *(Le sondeur se sauve en courant, le passant lui court après.)* Revenez, ce n'est qu'un petit sondage ! *(Ils sortent par le côté jardin.)*

Scène 4

L'AUTEUR : *(Toujours au téléphone.)* Oui, j'ai tout noté. Cinq pages. Mais il n'y a rien qui m'inspire. Mais si, je fais des efforts, je suis au café dans la rue et il ne se passe rien... Quoi ? Quand on cherche on trouve ? Mais t'es un vrai champion, toi ! C'est pas tes proverbes de grand-mères qui vont m'aider !... Oui, c'est ça, laisse-moi travailler, ça vaut mieux... Salut. *(Il enlève l'oreillette et relit ses notes.)* Il est marrant lui, une pièce sur les rencontres entre les gens. Des trucs sympas qui sortent de l'ordinaire. C'est bien les producteurs, ça. Ils vous balancent une idée et vas-y pépère, débrouille-toi avec ça, et ponds-nous un truc vite fait. Un truc ! *(Il parle à son téléphone comme si c'était son producteur.)* D'abord je ne ponds pas ! Je ne suis pas une poule pondeuse et en plus je ne ponds pas de truc ! Je suis un artiste, moi. J'ai besoin d'être inspiré et à 8 heures du matin, j'ai du mal à être inspiré. Je vais d'abord me réveiller et après on verra si les passants vont me pondre des trucs ! Trouver son inspiration dans la rue, n'importe quoi. Ah ! Ces idées reçues...

(L'auteur termine son café et semble vouloir se mettre au travail sans avoir l'air vraiment motivé. Il essaiera d'écrire pendant toute la scène, avec de longues pauses oisives à regarder en l'air, il ne prêter attention qu'une ou deux fois à « Cabas 1 » et « Cabas 2 », ne voyant pas ce qui devrait lui crever les yeux.)

Scène 5 ; Cabas Hi-Tech

CABAS 1 : *(Arrivant par le côté jardin. Tirant un cabas sur roues, style design et moderne avec beaucoup de couleurs et des gadgets électroniques, des petites lampes etc. L'accessoiriste a carte blanche pour laisser libre cours à son imagination.)* Oh ! Bonjour.

CABAS 2 : *(Arrivant côté cour. Tirant elle aussi un cabas sur roues, mais de confection classique aux couleurs défraîchies.)* Bonjour. Comment allez-vous ?

CABAS 1 : Ça va, avec ce temps ça ne peut qu'aller bien.

CABAS 2 : Tout à fait. Vous allez au marché ?

CABAS 1 : Oui. Oh ! Tenez regardez ! *(Elle montre fièrement son cabas.)* Je teste mon nouveau cabas. C'est un cadeau de mes enfants. Léger, maniable, pratique, c'est un plaisir de faire ses courses avec.

CABAS 2 : Oui, c'est un cabas, quoi.

CABAS 1 : Pas n'importe quel cabas ! Regardez ! Il est en carbone et en aluminium, deux fois plus léger que les cabas classiques.

CABAS 2 : Le carbone, ce n'est pas trop fragile, ça ?

CABAS 1 : Fragile ? Le carbone, c'est la base de tout, il y en a dans tout, c'est la base de la vie elle-même. Le carbone, c'est ce qui reste quand il ne reste plus rien. Alors vous pensez bien que c'est solide.

CABAS 2 : S'il ne reste rien, c'est qu'il n'y a plus de carbone non plus. Allons, un peu de sérieux. Regardez mon vieux cabas, je ne sais pas en quoi il est fait, mais je n'ai jamais eu que celui-là. Il ne m'a jamais déçu.

CABAS 1 : C'est parce que vous n'avez connu que celui-là. Moi, j'ai choisi la modernité.

CABAS 2 : Modernité, made in China.

CABAS 1 : De quoi ?

CABAS 2 : Il est fabriqué en Chine votre truc ?

CABAS 1 : Je n'en sais rien, c'est un cadeau. Mais regardez bien, des roues tout terrain à chambre à air pour amortir les chocs et passer les trottoirs. Des petites poches très pratiques pour y mettre la liste des courses, le porte-monnaie, et tout ce qu'on veut.

CABAS 2 : C'est bien, comme ça les voleurs savent où chercher. Ça évite qu'ils vous arrachent votre sac à main.

CABAS 1 : Vous n'avez pas l'air convaincue ?

CABAS 2 : Convaincue de quoi ? Vous avez un nouveau chariot, bien, mais le mien est parfait pour ce que je lui demande.

CABAS 1 : Parfait ? Est-ce que le vôtre a un lecteur MP3 intégré ?

CABAS 2 : Un quoi ?

CABAS 1 : Un lecteur MP3. Une chaîne hi-fi miniature pour écouter la musique ou la radio pendant que vous faites vos courses ?

CABAS 2 : C'est ça et comme ça je n'entends plus ni les commerçants ni les potins du quartier. Mais, là, quand je vous parle, elle est branchée votre chaîne hi-fi ?

CABAS 1 : Heu, non ! J'ai encore du mal à m'en servir, c'est assez compliqué.

CABAS 2 : S'il faut être ingénieur pour faire son marché, je préfère encore mon vieux cabas.

CABAS 1 : Attendez, ce n'est pas fini ! Des réflecteurs de lumière à l'arrière pour la sécurité quand je traverse la route. Il y a même des petites lampes, si la rue n'est pas assez éclairée.

CABAS 2 : (*Ironique.*) Oh ! mon Dieu ! Ils vont démonter les lampadaires ?

CABAS 1 : Pourquoi me dites-vous ça ?

CABAS 2 : Donc on n'aura pas besoin de lampes halogènes sur nos cabas avant longtemps.

CABAS 1 : (*Qui a compris.*) Ah ! Mais ça peut toujours servir.

CABAS 2 : Ça peut surtout servir à rien.

CABAS 1 : Bon d'accord, les lampes, c'est un peu gadget, je vous l'accorde, mais on sait jamais.

CABAS 2 : Non, on sait jamais, et du coup on s'en sert jamais.

CABAS 1 : Pour une fois qu'ils mettent de la technologie moderne à notre service, moi je trouve ça bien, non ?

CABAS 2 : Oui, bien sûr, bien sûr. Moi, je trouve surtout qu'ils ont trouvé un autre marché pour nous faire payer encore plus. Je vois surtout que ce truc a dû coûter cher pour ce que c'est.

CABAS 1 : Mais ça les vaut, parce que ce n'est pas fini !

CABAS 2 : Allons bon ! Qu'est-ce qu'ils ont mis encore ? Une cafetière ou un micro-ondes ?

CABAS 1 : (*Agacée.*) Ne dites pas n'importe quoi ! C'est beaucoup plus simple que ça, et beaucoup plus pratique. Regardez, un frein qui peut se placer en position manuelle ou automatique.

CABAS 2 : Un frein ? Vous avez peur qu'il parte tout seul ?

CABAS 1 : (*Énervée.*) L'intérieur, regardez l'intérieur ! Poches internes séparées, avec fonction isotherme pour les produits frais ou surgelés.

CABAS 2 : Oui, en même temps on n'habite pas dans le désert. Le temps de rentrer chez nous, ça ne va pas nous filer la légionellose !

CABAS 1 : (*Franchement énervée, en montrant son sac.*) Crochet de rangement pour qu'il prenne moins de place dans le placard.

CABAS 2 : C'est ça ! Pour attraper un lumbago. Le mien, il a sa place dans le couloir et il ne gêne personne.

CABAS 1 : Le vôtre, est-ce qu'il peut se replier sur lui-même ? Regardez, si j'appuie sur ce petit bouton, il ne prendra plus que le tiers de son volume.

CABAS 2 : Je vous dis que j'ai assez de place pour le ranger, je n'habite pas dans une navette spatiale non plus !

CABAS 1 : Mais pourquoi me contredisez-vous tout le temps, comme ça ?

CABAS 2 : Je ne vous contredis pas, mais c'est vous qui essayez de m'en mettre plein la vue avec votre truc.

CABAS 1 : Ce n'est pas un truc ! C'est un cabas de courses optimisé.

CABAS 2 : Comme vous voulez.

CABAS 1 : Et puis je vous montre, c'est tout. Si on peut plus discuter.

CABAS 2 : Mais si, on peut discuter. Vous me le montrez, d'accord, moi je dis que si vous en êtes contente de votre... Comment vous dites ?

CABAS 1 : Cabas de courses optimisé.

CABAS 2 : Oui... bon, si vous en êtes contente, tant mieux pour vous. Moi, je ne vois pas l'intérêt, ça reste un cabas plus cher que le mien, mais ça reste un cabas.

CABAS 1 : Vous êtes jalouse !

CABAS 2 : Mais non, qu'allez-vous chercher ? Je dis seulement qu'un cabas doit rester un cabas, on n'a pas besoin de tout ça ! Et pourquoi pas la fonction GPS par satellite pendant que vous y êtes !

CABAS 1 : (*Victorieuse.*) Il y a aussi ! Ah ah ! Ça vous en bouche un coin, ça, hein !

CABAS 2 : Rien du tout, je n'ai plus de coin à boucher, car j'y ai déjà mis mon cabas, vous vous souvenez dans le couloir de ma navette spatiale.

CABAS 1 : Très drôle.

CABAS 2 : Et puis vous en faites quoi de votre GPS ? Vous habitez à 3 minutes du marché, si vous avez besoin d'un GPS pour aller faire vos courses, c'est qu'Alzheimer vous guette, ma petite vieille !

CABAS 1 : En fait, je ne l'ai pas, c'est une option, mais mon fils a dit que je ne saurais pas m'en servir.

CABAS 2 : Ce n'est pas faux. Dites-moi, c'est garanti votre cabas du futur, là ?

CABAS 1 : Oui, pourquoi ?

CABAS 2 : Ben, c'est mieux, parce que, plus il y a de pièces dans une machine, plus ça risque de se détraquer.

CABAS 1 : Il suffit de bien faire l'entretien.

CABAS 2 : L'entretien ? Ne me dites pas qu'il faut lui faire la vidange ?

CABAS 1 : Ce n'est pas une voiture non plus.

CABAS 2 : Non, c'est vrai, c'est plus proche de la fusée.

CABAS 1 : Si on respecte bien le manuel, pas de problème.

CABAS 2 : Non ! Il y a un manuel en plus ! Et en quelle langue ? Chinois ?

CABAS 1 : En français ! C'est un produit de haute qualité. Bon, c'est vrai qu'il faut penser à gonfler les roues, huiler les parties mobiles, et désinfecter les poches isothermes. Et surtout ne pas oublier de charger la batterie tous les soirs. Ah ! Oui, vous me coupez tout le temps, alors j'ai oublié de vous parler du plus important, le petit moteur d'aide à la marche.

CABAS 2 : Un moteur ?

CABAS 1 : Tout petit, très léger, c'est le même système que les solex, ça aide dans les côtes.

CABAS 2 : Quelles côtes ?

CABAS 1 : Ben les côtes.

CABAS 2 : Et où voyez-vous des côtes dans le quartier ?

CABAS 1 : S'il y en avait...

CABAS 2 : Mais il n'y en a pas.

CABAS 1 : Non, mais ça peut servir. Mais, même sur le plat quand il est trop lourd, ça m'aide à avancer. Ça ne roule pas tout seul, mais ça aide.

CABAS 2 : Heureusement que ça n'avance pas tout seul. Je voudrais pas vous voir aller vous écraser dans le mur du bistrot, dès fois que ça se dérègle.

CABAS 1 : Vous êtes vraiment de mauvaise foi.

CABAS 2 : Non, je constate, c'est tout. Votre engin, c'est tous les inconvénients de la moto sans les avantages quoi.

CABAS 1 : Mais je vous dis qu'il est très pratique mon cabas !

CABAS 2 : Ah ! Oui, c'est vrai, c'est un cabas, c'est bien de me le rappeler, j'ai failli oublier.

CABAS 1 : Je peux même... *(Se baisse et tourne le cabas pour lui montrer.)*

CABAS 2 : Quoi, encore ?

CABAS 1 : ...enlever les sacs et en faire un chariot pour transporter mes bouteilles de gaz.

CABAS 2 : Vous m'avez fait peur, j'ai cru que vous alliez le transformer en canon anti-aérien, dès fois que la guerre revienne.

CABAS 1 : Hein ? Non, c'est pour les bouteilles de gaz. C'est bien non ?

CABAS 2 : Chez moi, tout est électrique, alors...

CABAS 1 : Vous voyez, vous me contredisez encore !

CABAS 2 : Mais non ! Je vous donne une information, j'ai le tout électrique, je n'y peux rien, c'est comme ça. Ne voyez pas le mal partout enfin.

CABAS 1 : *(Énervée.)* Bon, ça suffit ! On va bien voir si votre... sac-poubelle à roulette est mieux que mon cabas optimisé.

CABAS 2 : Il n'y a rien à voir, ça fait 20 ans que je l'ai, ça devrait suffire à faire la différence. Par contre vous dans 20 ans, je ne suis pas sûre que vous trouviez encore un concessionnaire pour vos pièces de rechange.

CABAS 1 : 20 ans que vous vous esquiniez le dos et les mains, y a qu'à voir comment ça vous a abîmée.

CABAS 2 : Mais regardez-vous vous-même, vieille peau.

CABAS 1 : Bien; on va voir ça ! *(Elle attrape le chariot de « Cabas 2 » et le sien en même temps, elle les soulève pour en vérifier le poids.)* Y a pas photo ! Le vôtre est plus lourd.

CABAS 2 : Forcément, je reviens du marché, et vous, non !

CABAS 1 : Ce n'est pas une excuse, je suis sûre que je peux aller faire mes courses et revenir chez moi avant même que vous n'ayez ouvert votre porte.

CABAS 2 : N'importe quoi. Dans 10 minutes je suis chez moi. Vous ne ferez pas vos courses plus vite avec votre machin. Et puis même avec le mien rempli, et le votre vide, j'irai toujours plus vite que votre bidule nucléaire.

CABAS 1 : Et pourquoi ça ?

CABAS 2 : Question de santé, c'est tout. J'ai quand même 8 ans de moins que vous.

CABAS 1 : Au lycée ça compte, mais à nos âges ! Allez ! Prenez votre sac à merde, on va bien voir qui arrive en premier au feu rouge là-bas. *(Elle montre au loin côté jardin.)*

CABAS 2 : Une course ? Voilà bien une idée stupide.

CABAS 1 : Vous me mettez au défi et maintenant vous vous dégonflez ?

CABAS 2 : Je ne me dégonfle pas, mais je ne vois pas pourquoi j'irais prouver une évidence.

CABAS 1 : C'est bien ce que je dis, vous vous dégonflez.

CABAS 2 : *(Tombant dans le piège.)* Ok ! Tu l'auras voulu ! Mais ne viens pas pleurer. *(Les deux femmes se placent en position de départ. Bustes en avant, cabas tenus en arrière, comme de vrais sportifs.)*

CABAS 1 : On fait le tour du feu rouge et la première qui revient ici a gagné.

CABAS 2 : Ok, tu vas voir, ce que tu vas voir !

CABAS 1 : Attention ! *(Elle part avant « Cabas 2 ».)* Top !

CABAS 2 : *(Part aussi, mais forcément avec un peu de retard.)* Tricheuse ! *(Les deux avancent en faisant des tas de grimaces et d'efforts comme si elles couraient un cent mètres, mais leur vitesse ne dépasse pas celle d'un marcheur normal. Elles sortent par le côté jardin.)*

CABAS 1 : *(Des coulisses.)* Ah !

CABAS 2 : *(Des coulisses.)* Pousse-toi !

CABAS 1 : *(Des coulisses. On entend des bruits de luttes, une poubelle qui tombe, un chien qui aboie sur leur passage.)* Aïe !

CABAS 2 : *(Des coulisses.)* Attention !

CABAS 1 : *(Des coulisses.)* Dégagez le passage ! *(On entend le bruit d'une voiture qui freine, un klaxon, d'autres bruits de lutte et quelques cris des deux femmes qui soufflent, crient et s'insultent. Une voix d'homme qui dit « attention ! ».)*

CABAS 2 : *(Des coulisses.)* Mais lâche-moi !

CABAS 1 : *(Des coulisses.)* Ce n'est pas moi, c'est le cabas. *(Après quelques instants de bruits et sons divers, laissés à l'imagination de la mise en scène. Les deux femmes reviennent sur scène en boitant, les deux cabas sont en mauvais état, les sacs sont tombés et traînent, retenus par quelques bribes de tissus. Il y a des fils électriques qui sortent du cabas de « Cabas 1 ». Les deux cabas sont accrochés l'un à l'autre. Quelques victuailles de « Cabas 2 », sont encore accrochées par miracle à son cabas. Elles sont décoiffées, débraillées et essoufflées à souhait.)*

CABAS 2 : Salope ! T'as triché !

CABAS 1 : Et qui m'a poussé sur la route ? J'ai failli me faire écraser.

CABAS 2 : Tu ne tiens pas sur tes cannes, c'est ma faute peut-être ?

CABAS 1 : Regarde un peu ce que t'as fait de mon chariot !

CABAS 2 : Je t'avais dit qu'il n'était pas solide.

CABAS 1 : Si, mais, il n'est pas conçu pour les chocs avec une poubelle de cinquante kilos ! Et le tien, il n'est pas en meilleur état !

CABAS 2 : Un cabas de 20 ans ! C'est-y pas malheureux de voir ça !

CABAS 1 : On va être obligé de faire un constat.

CABAS 2 : Un constat ? Et puis quoi encore ?

CABAS 1 : Comment ? Il n'est pas assuré le tien ?

CABAS 2 : Assuré ? Mais non.

CABAS 1 : Le mien est assuré.

CABAS 2 : Ah ! parce qu'ils ont réussi à te fourguer une assurance en plus. Ça ! Quand tu te fais arnaquer, tu ne fais pas semblant.

CABAS 1 : En attendant, va falloir me rembourser.

CABAS 2 : Rembourser quoi ? Et le mien, qui va me le rembourser ? Mon cabas aussi est cassé. On est quitte !

CABAS 1 : Quitte de quoi ? Ils n'ont pas la même valeur. Avec le mien je peux en acheter 10 comme le tien.

CABAS 2 : Mais on n'en fait plus des comme le mien, sa valeur était inestimable, alors que le tien, ils en font un toutes les 3 secondes en Chine.

CABAS 1 : Ouais, mais ils ne le donnent pas gratis.

CABAS 2 : Et mes courses, qu'est-ce que tu crois, que les gentils commerçants me les ont données gratis ? *(Elle ramasse ce qu'elle peut de ses courses, en marmonnant toute seule.)* Regardez-moi ça, je n'ai plus qu'à retourner au marché.

CABAS 1 : *(Elle détache avec difficulté les deux cabas encore attachés.)* Et moi à courir chez moi sortir mon vieux cabas de la poubelle, avant que les éboueurs ne passent.

CABAS 2 : On revient toujours à ses premières amours.

CABAS 1 : *(En ramassant les pièces qu'elle peut.)* Je te préviens, si la garantie ne marche pas, tu entendras parler de moi.

CABAS 2 : Ne te donne pas cette peine, tu recevras la facture de mes commissions avant ça. *(Elle sort fièrement par le côté cour.)*

CABAS 1 : *(Tirant le cabas d'une main, les pièces restantes dans l'autre.)* J'aimerais bien voir ça !

(Juste avant qu'elle ne sorte côté jardin, une musique sort de son caba. C'est un air romantique de l'époque qui correspond à la jeunesse de « Cabas 1 ».)

CABAS 1 : *(Elle donne un coup de pied dans le cabas. La musique s'arrête d'un coup.)* Ta gueule, toi. *(Elle sort.)*

Scène 6

L'AUTEUR : *(Toujours à ses notes, sans conviction apparente. Il regarde côté cour ne sachant pas quoi faire. Il voit alors le facteur à qui il fait signe. Il semble content d'avoir de la compagnie.)* Tiens, facteur ! Comment allez-vous ?

FACTEUR : *(Arrive du côté cour.)* Bonjour, je viens juste de mettre le courrier chez vous.

L'AUTEUR : Je le trouverai en rentrant.

FACTEUR : Ça tombe bien que vous soyez là, je voulais vous proposer un calendrier. *(Il lui tend son paquet de calendriers.)*

L'AUTEUR : *(Prenant le paquet et choisissant.)* C'est pas un peu tôt pour vendre les calendriers ?

FACTEUR : C'est que je veux passer avant les éboueurs, les pompiers, les concierges et la croix rouge. Je suis obligé de m'y prendre maintenant. Après les gens n'ont plus de sous.

L'AUTEUR : Oui, mais de là à passer fin septembre.

FACTEUR : C'est la loi du marché, premier passé, premier payé.

L'AUTEUR : A ce train-là, bientôt vous passerez en août ! *(Il a choisi un calendrier et lui rend le paquet.)* Celui-là, il est bien. C'est combien ?

FACTEUR : On donne ce qu'on veut.

L'AUTEUR : 10 euros ça ira ?

FACTEUR : C'est parfait.

L'AUTEUR : Dites-moi... vous croisez beaucoup de gens avec votre métier ?

FACTEUR : Ça, c'est sûr.

L'AUTEUR : Vous n'auriez pas une histoire ou deux à me raconter ?

FACTEUR : Une histoire drôle ?

L'AUTEUR : Une histoire vraie. Quelque chose que vous auriez vécu en distribuant votre courrier. Quelque chose qui sort de l'ordinaire. Je suis en manque d'inspiration.

FACTEUR : Heu... Pas vraiment. C'est assez tranquille comme métier. A part quelques chiens agressifs de temps en temps. J'ai un collègue qui a eu 7 points de suture en entrant dans un jardin, si ça vous intéresse.

L'AUTEUR : Non, pas vraiment. Rien de plus... croustillant ?

FACTEUR : Vous voulez parler de la femme seule au foyer qui attend le facteur en petite culotte ?

L'AUTEUR : Oui, par exemple.

FACTEUR : Mais ça c'est une légende. En tout cas ça ne m'est jamais arrivé, à mes collègues non plus, ou alors ils ne m'ont rien dit. *(Rire gras.)*

L'AUTEUR : Je m'en doutais un peu, c'est pas grave... Ah ! S'il suffisait de regarder la vie des gens pour écrire des pièces de théâtre ça se saurait. Laissez tomber.

FACTEUR : Pourquoi ? Vous voulez écrire une pièce sur les facteurs ?

L'AUTEUR : Oui et non, sur la vie de quartier. Mais là, je suis un peu en manque d'inspiration.

FACTEUR : Je suis sûr que vous allez trouver. Bon allez, bonne journée et merci pour le calendrier.

L'AUTEUR : De rien, au revoir.

Scène 7 ; Les étrennes

(Le facteur va frapper à la porte côté cour. On éteint donc les lumières sur le bistrot et tout ce qui ne concerne pas cette scène. La porte à laquelle le facteur vient de frapper se déplace avec lui jusqu'au côté jardin, afin d'ouvrir l'espace sur l'intérieur de la maison où va se jouer la scène. Le facteur se retrouve donc côté jardin, quand il frappe une deuxième fois à la porte, au moment où Casa vient ouvrir en arrivant du côté cour.)

FACTEUR : Bonjour, monsieur. J'ai un recommandé pour monsieur Casa.

CASA : C'est moi.

FACTEUR : Bien, signez là, je vous prie.

CASA : Merci.

FACTEUR : *(Il lui donne un petit paquet d'enveloppes.)* Et ça c'est le courrier normal. Pendant que je suis là, est-ce que vous désirez un calendrier des postes ? C'est pour les étrennes des postiers.

CASA : Non, merci.

FACTEUR : Pourtant, il y en a des beaux, regardez, j'ai des petits chats, des paysages. Il y en a sûrement à votre goût.

CASA : Sûrement pas. Vous, les pompiers et les éboueurs, vous avez le même fournisseur, ils sont affreux vos calendriers.

FACTEUR : *(Riant.)* Non, les nôtres sont plus sympa ! Jetez un œil quand même.

CASA : Non, ça risquerait de me décoller la rétine, ils sont tellement moches !

FACTEUR : Moches, mes petits chats ? *(Il lui met un calendrier sous le nez.)*

CASA : Ah ! *(Détournant les yeux.)* Ça fait mal ! Je vous avais dit de ne pas me les montrer.

FACTEUR : Bon, vous avez le droit de ne pas aimer, mais vous aurez sûrement un ami à qui l'offrir.

CASA : C'est ça, et en plus vous voulez que je me fâche avec un ami. Vous n'êtes pas pour la paix des hommes dans la poste !

FACTEUR : Votre grand-mère ?

CASA : La pauvre femme, laissez-la où elle est !

FACTEUR : Votre belle-mère, ça fera toujours un cadeau sous la main. On ne sait jamais quoi acheter à sa belle-mère et comme elles n'aiment jamais les cadeaux qu'on leur fait !

CASA : C'est pas une mauvaise idée, mais non.

FACTEUR : Non ?

CASA : Non.

FACTEUR : Alors, si c'est pas pour le calendrier, achetez-en un pour le geste.

CASA : Le geste ?

FACTEUR : Oui, c'est pour les étrennes des postiers et le comité d'entreprise. L'arbre de Noël des enfants de la poste, tout ça quoi, c'est quand même une bonne action.

CASA : Je ne vois pas où est la bonne action.

FACTEUR : Je viens de vous le dire, c'est pour les enfants des postiers.

CASA : Pour vos enfants à vous, quoi.

FACTEUR : Oui, entre autre, je n'ai qu'une fille mais...

CASA : Et vous n'allez rien lui acheter pour Noël, à votre fille ?

FACTEUR : Si, bien sûr, cette question !

CASA : Alors vous n'avez pas besoin que je vous prenne un calendrier.

FACTEUR : C'est pas le Noël à la maison, c'est le Noël du comité d'entreprise. Tous les ans ils organisent une grande fête, on va au cinéma ou au cirque et ensuite il y a le père Noël qui arrive avec sa hotte, la musique et tout ça. Faut voir l'effet que ça fait sur les gosses. Ma fille l'année dernière, elle était tellement impressionnée qu'elle n'a pas osé aller chercher son cadeau. C'est pas une belle histoire ça ?

CASA : (*Froid.*) Si.

FACTEUR : Alors ?

CASA : Alors quoi ?

FACTEUR : Vous me le prenez, mon calendrier ? On donne ce qu'on veut bien sûr, il n'y a pas de prix fixe. C'est le geste qui compte.

CASA : Justement, c'est le geste qui me coûte. Mais dites-moi, cette soirée de Noël, avec le film, le papa Noël, la musique et tout et tout, c'est quand cette année ?

FACTEUR : Heu, c'est vers le 15 décembre, je n'ai plus la date exacte.

CASA : Et ça se passe où ?

FACTEUR : Au cinéma « le Carillon » en ville.

CASA : Ah ! Bien. Et à quelle heure ?

FACTEUR : On n'a pas encore reçu les invitations... Mais pourquoi me demandez-vous ça ?

CASA : Ben, ça a l'air bien. J'irais bien faire un tour avec mes enfants je suis sûr qu'ils vont adorer !

FACTEUR : Vous travaillez à la poste ?

CASA : Non, mais je suis un client fidèle, dès que j'ai un courrier à envoyer je ne passe que par vous.

FACTEUR : Forcément, comme tout le monde.

CASA : Oui, mais en tant que bon client, je pourrais emmener mes enfants à cette fête.

FACTEUR : C'est que, si vous ne travaillez pas à la poste, ce n'est pas possible.

CASA : Bon, alors je vous prends un calendrier.

FACTEUR : Ah ! Vous voulez lequel ?

CASA : Choisissez pour moi. *(Il fouille dans ses poches.)* C'est un euro, c'est ça ?

FACTEUR : *(Sortant un calendrier.)* Heu, on donne ce qu'on veut mais en général les gens donne plus qu'un euro.

CASA : Vous m'avez dit un euro.

FACTEUR : Si vous ne pouvez pas donner plus, c'est pas grave. *(Il lui tend un calendrier.)*

CASA : Donc maintenant, je vais pouvoir aller à l'arbre de Noël du comité d'entreprise de la poste ? *(Prenant le calendrier mais Facteur ne le lâche pas sur cette dernière réplique.)*

FACTEUR : Mais... Non, je ne vous vends qu'un calendrier, pas une place à l'arbre de Noël. Je vous l'ai dit, il faut travailler à la poste pour ça. *(Il tient toujours le calendrier d'une main et tend la main pour recevoir la pièce de Casa.)*

CASA : Non ? Alors je ne prends pas votre calendrier. *(Il lâche le calendrier et range la pièce dans sa poche.)*

FACTEUR : Mais ?

CASA : Mais, quoi ? Je ne vois pas pourquoi je vous achèterais un calendrier pour votre arbre de Noël.

FACTEUR : Mais c'est le principe des étrennes de la poste, ça fait des années que ça se fait, c'est aussi une manière de récompenser les bons services des postiers... Vous n'êtes pas content de mes services ? C'est ça ? Il y a un problème ? Pourtant voilà 8 ans que je travaille dans le quartier, et je n'ai jamais fait d'erreur... Si ?

CASA : Non, je n'ai rien à dire de votre travail, le courrier arrive bien et à l'heure mais c'est normal. Vous êtes payé pour ça, non ?

FACTEUR : Oui, mais...

CASA : Quoi ? Vous êtes bien payé pour distribuer le courrier ?

FACTEUR : Bien sûr que je suis payé.

CASA : Bon, vous le faites bien, je vous l'accorde mais quand on est payé pour un travail, ça veut dire qu'on est aussi payé pour le faire bien. Non ?

FACTEUR : Oui mais...

CASA : On n'a jamais vu quelqu'un être payé pour mal faire son travail.

FACTEUR : Ben non, mais je ne comprends pas où vous voulez en venir.

CASA : Si je ne vous prends pas de calendrier, demain, est-ce que vous allez me distribuer mon courrier ?

FACTEUR : Mais oui.

CASA : Vous n'usiez pas de ce petit pouvoir qui vous permettrait de garder mon courrier quelques jours ?

FACTEUR : Non ! Pourquoi je ferais ça ?

CASA : Je ne sais pas moi, pour vous venger du fait que je ne vous prenne pas de calendrier.

FACTEUR : C'est pas le genre de la maison.

CASA : Et si je ne vous prends pas de calendrier, vous toucherez votre salaire à la fin du mois ?

FACTEUR : Bien sûr, ça n'a rien à voir.

CASA : Donc le fait que je ne vous prenne pas de calendrier n'aura aucune incidence sur le travail pour lequel vous êtes payé, ni sur votre situation financière personnelle ?

FACTEUR : Non, je vous l'ai dit, les calendriers, c'est pour les enfants.

CASA : Oui, je sais. Moi, je travaille dans une petite PME, et nous n'avons pas de comité d'entreprise. Je suis chauffagiste, si un jour je viens chez vous réparer la chaudière, est-ce que je pourrais vous proposer d'acheter un calendrier ?

FACTEUR : C'est que les chauffagistes ne vendent pas de calendriers.

CASA : Et pourquoi pas ?

FACTEUR : Je ne sais pas, ça ne se fait pas, c'est tout.

CASA : Mais est-ce que mes enfants n'aimeraient pas eux aussi aller à un arbre de Noël ? Je vous le demande un peu.

FACTEUR : Si sûrement, mais vous venez de me dire que vous n'avez pas de comité d'entreprise.

CASA : Voilà le problème. Les enfants des postiers sont-ils mieux que les enfants des chauffagistes ? Ou des plombiers ou des boulangers ?

FACTEUR : Non, bien sûr.

CASA : Donc, je ne vois pas pourquoi je prendrai un calendrier pour des enfants que je ne connais pas. De plus, je trouve légèrement scandaleux que vous puissiez me demander d'acheter un calendrier, alors que moi je ne peux pas en vendre.

FACTEUR : Mais vous n'avez qu'à créer un comité d'entreprise, je ne sais pas moi.

CASA : Mon entreprise est trop petite, ce n'est donc pas obligatoire.

FACTEUR : Oh ! C'est de ma faute peut-être ? Ce n'est pas obligatoire, mais ce n'est pas interdit.

CASA : Non, mais comme ce n'est pas obligatoire, mon patron ne le fait pas.

FACTEUR : Et ben... changez de service, enfin, de patron, je veux dire.

CASA : Ah ! C'est facile de dire ça pour vous. Changer de patron, je voudrais bien vous y voir. Vous, vous pouvez demander à être muté, mais vous aurez toujours du boulot. Alors que moi.

FACTEUR : C'est pas sûr qu'on m'accorde ma mutation. Qu'est-ce que vous croyez ?

CASA : Je ne crois rien, je sais bien qu'avec tous les avantages que vous avez, vous ne devriez même pas vous plaindre et surtout ne pas vendre des calendriers de merde avec des chats à la con dessus. Sécurité de l'emploi, comité d'entreprise, syndicats puissants, colos pas chères pour les gosses et arbre de Noël. On ne devrait vous voir que pour le courrier, et c'est tout. Ni pour des calendriers ni pour des grèves, d'ailleurs. Heu... Non, les grèves, on ne vous voit pas puisque vous êtes en grève. Les grèves ! Parlons-en des grèves, c'est pareil. Savez-vous que je ne peux même pas faire grève ?

FACTEUR : Alors là, vous dites n'importe quoi. Le droit de grève, ça existe même dans les petites entreprises.

CASA : Mais c'est pareil, grand bêta !

FACTEUR : Restez poli, hein !

CASA : Je suis poli ! Si je me lâchais vraiment, vous le sentiriez passer.

FACTEUR : Alors j'attends !

CASA : Quoi ? Vous voulez que je vous insulte ? Ah ! Ne me tentez pas.

FACTEUR : Non, dites-moi un peu pourquoi vous n'auriez pas le droit de grève ? Et attention à ce que vous dites ! Je suis délégué du personnel, je sais de quoi je parle.

CASA : Je n'ai pas dit que je n'avais pas le droit, j'ai dit que je ne pouvais pas. Imaginez-moi dans la rue avec mes 4 collègues, en train de manifester, nos clefs anglaises en l'air. Mais comment pourrait-on bloquer la route ? Personne ne ferait attention à nous, au pire on nous écraserait. Voilà pourquoi ! Sans parler que nous ne pourrions pas aller travailler.

FACTEUR : Ben, si vous faites grève, vous n'allez pas travailler.

CASA : Oui, sauf que mon patron c'est un homme honnête, un petit chef d'entreprise qui fait tourner sa boîte. Et pour payer nos salaires, il faut qu'on aille bosser, sinon pas de rentrée d'argent, pas de trésorerie et pas de possibilité de payer nos salaires.

FACTEUR : Parce que vous allez pleurer pour un patron ?

CASA : Mais, mon patron, c'est pas la poste ! c'est un artisan qui emploie 5 personnes. Il n'a pas 3 mois d'avance de trésorerie, mettez-vous bien ça dans la tête. Vous êtes resté trop longtemps à la poste, mon pauvre vieux. La réalité, vous l'avez complètement oubliée. Quand je pense que j'ai passé le concours de la poste le mois dernier !

FACTEUR : Vous avez passé le concours de postier ?

CASA : Oui, mais je ne serais sûrement pas pris, un poste pour 300 candidats, vous pensez bien. Mais ce n'est peut-être pas un mal, si c'est pour me retrouver loboto-syndicalisé comme vous, non merci.

FACTEUR : Ah ! Mais j'ai compris.

CASA : Vous avez compris quoi ? Vous n'êtes plus en état de comprendre quoi que ce soit dans l'état de postier que vous êtes.

FACTEUR : C'est donc ça.

CASA : Mais quoi enfin ?

FACTEUR : Vous n'avez pas été reçu au concours et vous avez décidé de vous venger sur le premier postier venu. Tout simplement parce que moi, j'ai réussi le concours et pas vous. C'est pour ça que vous ne voulez pas de calendriers. Je me disais aussi...

CASA : Mais vous n'y êtes pas du tout.

FACTEUR : Au contraire. Je trouvais ça bizarre que quelqu'un ne veuille pas de calendrier.

CASA : Parce que c'est exceptionnel ?

FACTEUR : Non, ça arrive, tout le monde ne nous en achète pas, mais on me le refuse toujours poliment et avec le sourire. Alors que là...

CASA : Quoi là ?

FACTEUR : Vous n'arrêtez pas de m'aboyer dessus. J'ai l'habitude des petits chiens dans les jardins, mais je n'étais encore jamais sur un petit roquet de votre espèce.

CASA : (*Agressif.*) Quoi ?

FACTEUR : Vous n'êtes qu'un jaloux et un envieux, vous vous êtes planté lamentablement au concours et alors au lieu de réviser ou de comprendre ce qui s'est passé, non, monsieur à décider de s'en prendre à l'honnête facteur qui fait tant de kilomètres à pied chaque année pour lui apporter son petit courrier.

CASA : Mais c'est votre boulot ! Et puis, vous ne venez pas exprès pour moi, n'exagérez pas non plus.

FACTEUR : Si c'est comme ça, je risque de ne plus venir.

CASA : J'aimerais bien voir ça.

FACTEUR : Mais vous allez voir, rien du tout. Votre courrier, je viendrai vous l'apporter quand j'aurai le temps.

CASA : Vous voyez ! Vous vous vengez parce que je ne vous ai pas pris de calendrier. Je le savais bien que vous étiez un « petit » !

FACTEUR : Petit ? De mieux en mieux.

CASA : Vous me le prouvez par vos paroles, je n'avais même pas besoin de le dire.

FACTEUR : Je viendrai quand j'en aurai envie parce que c'est vous qui avez décidé de prendre un bouc émissaire. Je n'ai pas envie de vous rencontrer tous les jours. Et puis, vous ferez installer une boîte aux lettres homologuée près de la rue.

CASA : Mais, il y en a une à ma porte.

FACTEUR : Elle n'est pas conforme ! De plus je suis obligé de traverser votre jardin, Il y en a au moins pour dix mètres aller-retour pour aller à votre porte.

CASA : Ce ne sont pas dix mètres qui vont vous tuer !

FACTEUR : Non, mais imaginez que tout le monde fasse comme vous. Dix mètres par maison, j'ai vite fait mes trois kilomètres en plus par jour et je ne vous fais pas le calcul à l'année.

CASA : Pourquoi ? A la poste, vous ne savez pas compter au-delà de trois ?

FACTEUR : Ça vous le sauriez, si vous aviez réussi le concours !

CASA : Je me plaindrai, vous savez !

FACTEUR : Allez-y. Le chef du bureau des plaintes est un ami. Sur ce, je ne vous salue pas monsieur et... Profitez bien du courrier de ce matin parce que vous n'en verrez plus si souvent ! (*Il sort.*)

CASA : (*Interdit.*) Mais quel connard ! (*Il ouvre les lettres une à une.*) Tu vas voir si je ne vais pas me plaindre. Mais je vais écrire directement à la direction de Paris et pas au guichet du coin. (*Il ouvre une enveloppe estampillée « la poste ».*) S'il sait les distribuer les lettres, moi je sais les écrire. Je vais écrire à la presse aussi, tiens, tu vas voir ! Non, mais ! (*Il lit sa lettre à voix haute.*) Monsieur, j'ai l'honneur de vous annoncer que vous avez été reçu au concours de postier. Permettez-moi de vous adresser toutes mes félicitations. Vous recevrez dans quelques jours les modalités de votre intégration dans notre grande institution. Veuillez agréer, l'expression de mes salutations distinguées. (*Il reste immobile un*

instant, fixant la lettre.) Merde ! J'ai eu le concours ! (Il regarde la porte d'entrée, et d'un coup il fouille dans ses poches, cherchant de l'argent et commence à sortir en criant.)

CASA : Hé ! Facteur ! Revenez, je vous prends un calendrier. Oh ! Facteur ! Heu... Collègue ! Revenez ! Je vous prends tous vos calendriers ! Oh ! Collègue ! Reviens, excuse-moi ! Collègue ! Collègue ! *(Des coulisses.)* Reviens je veux un calendrier. Collègue ! C'était une blague, je veux un calendrier ! Collègue ! Reviens !

Scène 8

(Petite musique et/ou jeux de lumière, le temps de replacer les éléments de décor de la place publique. On termine sur la lumière naturelle extérieure de la place. « Café 1 » et « Café 2 », sont déjà installés, chacun à une table, devant un expresso. Ils semblent être là depuis un petit moment. Le premier a les yeux dans le vide, le deuxième lit le journal. L'auteur est toujours à sa table.)

L'AUTEUR : *(Scrute la scène de Cour à Jardin et semble déprimé de ce qu'il voit.)* Rien, il ne se passe rien ici. Si ça continue, je vais faire du Ionesco ! Toute une pièce sur une place vide. Avec un facteur qui passe et des gens qui viennent boire un café. Mais qu'est-ce qu'il croit ? Si on a inventé le théâtre, les livres et le cinéma, c'est bien pour raconter des histoires qui n'arrivent pas aux gens. Moi je voulais faire de la science-fiction, un théâtre genre quatrième dimension. Mais il paraît que ce n'est plus à la mode. *(Soupire.)* J'ai comme l'impression de remuer le vide et de déplacer le vent pour le mettre à la place du vent. Ça reste du vent et puis c'est tout. *(Il jette un œil aux deux personnages qui boivent leur café.)* C'est comme espérer que ces deux là vont me faire un sketch. Comme ça, d'un coup, parce que j'en ai besoin, pour ma pièce. Non, autant faire un loto, j'aurais plus de chances de gagner le gros lot. *(Il soupire et se plonge dans ses notes, il prend une nouvelle position sur sa chaise, qui fait qu'il tourne le dos à « Café 1 » et « Café 2 », la tête dans une main, et il écrit de l'autre sur son carnet.)* Allez, c'est en écrivant que l'inspiration arrive, il n'y a que ça de vrai, le travail, le travail, le travail. *(Il termine de se positionner pour écrire, si bien qu'il semble s'être créé une bulle de concentration qui le rend hermétique à tout ce qui se passe à l'extérieur.)*

Scène 9 ; On n'est que jeudi

CAFÉ 1 : *(Termine son café, sort de l'argent de sa poche et le pose sur la table.)* Allez ! Il faut aller travailler. *(Il fait un salut vers l'intérieur du bar.)* Allez, salut.

VOIX DU SERVEUR : *(Des coulisses.)* Allez, bonne journée.

CAFÉ 1 : *(Il commence à sortir. Répondant au serveur.)* Ouais ! toi aussi. Le pire, c'est qu'on n'est que jeudi !

CAFÉ 2 : *(Sans lever les yeux de son journal.)* Pauvre con !

CAFÉ 1 : *(Stoppé net dans son élan.)* Pardon ?

CAFÉ 2 : Je dis : « Pauvre con »

CAFÉ 1 : *(Revenant vers « deux ».)* C'est à moi que vous parlez ?

CAFÉ 2 : Oui ! Tout à fait !

CAFÉ 1 : De quel droit vous insultez les gens comme ça, sans raison ?

CAFÉ 2 : Ce n'est pas sans raison.

CAFÉ 1 : C'est quoi la raison ?

CAFÉ 2 : Laisse tomber.

CAFÉ 1 : Et en plus il me tutoie !

CAFÉ 2 : Laisse tomber, je te dis. Va la faire, ta journée de merde dans ta petite vie de merde.

CAFÉ 1 : Mais monsieur ! On ne se connaît pas, et je ne vois pas de quel droit...

CAFÉ 2 : Du droit que tu t'amuses à saper le moral des gens.

CAFÉ 1 : Moi ?

CAFÉ 2 : Mais oui ! Je bois mon café tranquillement, et je n'ai pas envie de supporter les états d'âme du premier débile qui passe.

CAFÉ 1 : (*Se retenant.*) Mais tu vas mal commencer la journée, toi !

CAFÉ 2 : (*Calme, essayant de se replonger dans son journal.*) Ne te donne pas cette peine, tu m'as déjà foutu la journée en l'air avec ta réflexion à 2 balles ! (*L'imitant.*) « Le pire c'est qu'on n'est que jeudi ». Si ce n'est pas foutre le moral des gens en l'air, ça !

CAFÉ 1 : Quoi ? C'est ce que j'ai dit qui t'emmerde ?

CAFÉ 2 : Tout à fait ! On a déjà des vies pas faciles, si en plus dès le matin y a un type qui nous rappelle qu'on est seulement jeudi ! Moi, je dis non !

CAFÉ 1 : (*Riant.*) Ah ça ! Mais pourtant c'est vrai, qu'on est jeudi ! Alors, si je te dis qu'il est (*Il regarde sa montre.*) 8 h 38, tu vas faire une dépression nerveuse ?

CAFÉ 2 : Non, ce n'est pas qu'on soit jeudi qui me gêne, c'est ta façon de le dire.

CAFÉ 1 : Qu'est-ce qu'elle a, ma façon ?

CAFÉ 2 : Une façon de laisser croire aux gens qu'il leur reste de longues et terribles heures à venir ! Alors que tu aurais pu dire « Déjà jeudi. » Ou mieux « Voilà un beau jeudi qui s'annonce. » Non ! au lieu de ça, monsieur, non content de ne pas être heureux dans la vie, se permet d'essayer de communiquer son désespoir à tout le monde. Comme si tu étais jaloux de l'apparent bonheur des autres.

CAFÉ 1 : Bon, je ne vais pas passer trois heures avec toi, pour des histoires de mots. Et puis, on est dans un endroit public, ici, je dis les choses comme je veux et comme je pense.

CAFÉ 2 : Un lieu public, d'accord, mais ça n'a jamais donné le droit d'emmerder le public. Moi, ma journée ne s'annonçait pas trop mal. Je suis venu boire mon café sans trop penser à mes problèmes et voilà qu'en partant, tu balances ta petite phrase qui va foutre le moral à zéro de tout le monde.

CAFÉ 1 : Quoi tout le monde ? On n'est pas 50 ici !

CAFÉ 2 : Il y aurait eu 50 clients, c'était pareil. Mais qui es-tu pour te permettre ce genre de réflexions ? C'est comme un coup de poignard dans le dos. Ta philosophie de comptoir, on s'en fout ! si tu savais.

CAFÉ 1 : Oh ! Mais j'ai pas réfléchi.

CAFÉ 2 : Il a pas réfléchi ! Comme 95% des gens de cette planète ! T'as des problèmes et ça te fais chier de croire que les autres n'en aient pas. Alors en partant, tu balances ta petite bombe. « Le pire, c'est qu'on n'est que jeudi ! » Je ne suis même pas sûr que tu comprennes le mal que tu fais.

CAFÉ 1 : Le mal ? Je ne vois pas le mal qu'il y a là-dedans.

CAFÉ 2 : C'est dans la façon de le dire. Monsieur a décidé qu'on n'était QUE jeudi !

CAFÉ 1 : (*Le regarde abasourdi.*) Oui, bon ! T'as de la chance que je n'ai pas de temps à perdre avec ce genre de conneries. (*Il amorce un départ.*)

CAFÉ 2 : Voilà, voilà ! Monsieur déverse ses ordures, et ensuite il se sauve comme un lâche.

CAFÉ 1 : (*Revient.*) Quoi ? Quel lâche ? J'ai rien dit pour le « pauvre con » de tout à l'heure. Mais il faudrait voir à ne pas en rajouter.

CAFÉ 2 : Quoi ? C'est moi qui casse le moral des gens peut-être ?

CAFÉ 1 : Non, mais t'es en train de me casser autre chose, là ! Alors, si j'avais dit, « Il pleut. » Ça t'aurait aussi foutu le moral à zéro ?

CAFÉ 2 : Il ne pleut pas !

CAFÉ 1 : C'est une supposition.

CAFÉ 2 : Bon. Alors ça dépend de comment tu le dis. Il y a plusieurs façons de dire qu'il pleut. Entre « Tiens, il pleut », ou « Zut ! Il pleut ! » ou encore, « Encore cette foutue pluie de merde, qui va nous gâcher la journée ! », il y a quand même une différence ! Tout est une question d'interprétation. Mais quand on quitte un endroit public, on respecte le public. Il suffisait de dire un simple « Bonne journée » ! C'est trop dur pour toi de dire « Bonne journée » ?

CAFÉ 1 : Mais si tu continues, je te promets, que tu vas vraiment passer un mauvais début de journée.

CAFÉ 2 : (*Désespéré.*) Et voilà ! Après les mots, on passe aux mains. Tu n'as décidément pas de conversation, mon pauvre gars. C'est vraiment pas la peine de me taper dessus. Tu m'as déjà foutu le moral à zéro, alors même si tu me fais saigner du nez, ça ne changera pas grand-chose. Je dirais même que je ne sentirais rien, la douleur de l'âme peut couvrir cent fois la douleur physique. (*Au bord des larmes.*) Tu vois, je me dis que si j'arrive à finir mon café, ce sera déjà un miracle.

CAFÉ 1 : Il faut un miracle pour finir ton café ?

CAFÉ 2 : (*Pleurant.*) Oui, un miracle ! Cette vie est pourrie. On ne peut pas avancer sans que la route soit parsemée de problèmes, comme des milliers de petits cailloux dans les chaussures, qui vous empêchent de vivre correctement. Qu'est-ce que je demande, moi ? Pas grand-chose. Me lever le matin après une bonne nuit, sans avoir été réveillé trois fois dans la nuit par des motards qui font hurler leur moteur en pleine nuit. Venir boire mon café tranquillement, et aller bosser sereinement, en espérant ne pas tomber sur des clients qui ne savent pas ce qu'ils veulent. Mais non ! C'est pratiquement impossible. Y a toujours un truc qui vient vous saper le moral, comme pour vous prouver que ça ne sert à rien de vivre.

CAFÉ 1 : (*Calme et compatissant.*) Oh la ! Mais t'as pas l'air bien, toi, il faut prendre des vacances.

CAFÉ 2 : (*Sanglotant toujours.*) Des vacances ? Mais je suis artisan ! Si je ne bosse pas, il n'y a pas d'argent qui rentre. Pas de RTT, pas d'arrêt maladie, rien, à peine deux semaines de vacances, et encore pas tous les ans.

CAFÉ 1 : Faut pas te mettre dans des états pareils.

CAFÉ 2 : (*Pleurant plus fort.*) Tu ne te rends pas compte. Quand tu dis, « Le pire, c'est qu'on n'est que jeudi », moi, ça me rappelle que jeudi ou dimanche c'est la même chose. Je n'ai pas de week-end

non plus. Tiens, l'autre jour, j'ai voulu aller faire des courses, et c'est en arrivant sur le parking du supermarché que je me suis souvenu qu'on était dimanche. Tout était fermé, tous ces cons étaient partis en week-end ou en train de dormir, pendant que moi j'étais tout seul sur mon parking à pleurer comme un con. Et toi là, tu dis, que le pire c'est qu'on est jeudi, mais pour moi le pire, c'est tous les jours.

CAFÉ 1 : *(Géné.)* Allons, allons, ce n'est qu'une mauvaise passe...*(Silence. « Café 2 » pleure toujours.)* T'as pas l'air bien, toi. Je n'ai pas envie de voir quelqu'un malheureux. Alors si ce que j'ai dit t'a fait du mal, j'en suis désolé. Je m'excuse, ça te va ?

CAFÉ 2 : *(Se calmant.)* Non, c'est à moi de m'excuser. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je suis ridicule, je n'aurais pas dû te parler comme ça. C'est que, y a des fois, c'est dur alors...

CAFÉ 1 : Mais non, ce n'est pas grave, c'est une mauvaise passe. Allez, ça va mieux ? Je te promets de faire attention à ce que je dirai la prochaine fois.

CAFÉ 2 : C'est gentil, mais c'est de ma faute, j'ai les nerfs à vif et je ne supporte plus rien... Tu dois me prendre pour un imbécile.

CAFÉ 1 : Mais non, c'est oublié.

CAFÉ 2 : C'est vrai ? Tu ne m'en veux pas ?

CAFÉ 1 : Mais non, on a tous des problèmes et c'est vrai que des fois on est un peu plus fragile. Tu veux un autre café ?

CAFÉ 2 : Non merci, je vais y aller. Je suis déjà en retard et je crois que j'ai été assez ridicule comme ça.

CAFÉ 1 : Mais non, c'est oublié.

CAFÉ 2 : Merci, t'es sympa.

CAFÉ 1 : Non, c'est rien.

CAFÉ 2 : *(Regardant sa montre.)* Il faut que j'y aille. *(Il commence à sortir.)*

CAFÉ 1 : Allez, bon courage et bonne journée.

CAFÉ 2 : Merci. A toi aussi... *(Fermant son blouson.)* Le pire, c'est qu'il faut faire sa déclaration d'impôts ! *(Il sort par le côté cour.)*

CAFÉ 1 : *(Sursaute comme électrisé.)* Mais ! Ah ! J'avais oublié. C'est malin de me rappeler ça ! *(Rageant et tremblant.)* J'avais réussi à ne pas trop y penser et... Ah ! Merde ! *(Il va jeter un œil par la sortie.)* Il est où ? *(Il revient sur le centre du plateau. Imitant la voix de « Café 1 ».)* Le pire, c'est qu'il faut faire sa déclaration d'impôts ! *(Il hurle vers le côté où est sorti « Café 1 ».)* Et après ça, c'est moi qui balance des bombes égoïstes ! Pauvre con ! *(Il part en râlant par le côté jardin.)*

Scène 10

L'AUTEUR : *(Soupirant et se retournant.)* Ça y est ? Ils ont fini leur bordel, ces deux-là ? Ça n'aide pas à la concentration, ici ! J'avais à peine trouvé un début d'idée. Ils m'ont déconcentré avec leur engueulade matinale. *(Se replonge dans ses notes.)*

L'INSPECTEUR : *(Sort du café en notant quelques mots sur son carnet. Il s'adresse au serveur qu'on ne voit pas et qui est resté à l'intérieur du café.)* Bien. Je vous remercie, monsieur. *(Le passant sort du supermarché un petit*

sac de courses à la main. Il vient se placer en avant-scène et regarde au loin vers le côté cour, pour voir arriver le bus qu'il attend.)

L'INSPECTEUR : (Il vient voir l'auteur.) Bonjour, monsieur.

L'AUTEUR : (Soupirant, d'être encore dérangé.) Monsieur ?

L'INSPECTEUR : Je suis de la police et je fais une enquête de voisinage. Est-ce que vous connaissez la dame qui habite au N°14 ? Madame Dubois.

L'AUTEUR : Non, je ne connais pas.

L'INSPECTEUR : Tant pis. Désolé de vous avoir dérangé.

L'AUTEUR : (Désagréable.) Non, ce n'est rien.

Scène 11 ; Vous avez vos papiers ?

L'INSPECTEUR : (Il voit le passant et va le voir d'un pas décidé.) Bonjour, Monsieur.

LE PASSANT : Bonjour, Monsieur.

L'INSPECTEUR : Vous la connaissez bien, la dame du 14 ?

LE PASSANT : Peut-être. Pourquoi ça ?

L'INSPECTEUR : Pour savoir si vous avez vu quelque chose de suspect hier soir ?

LE PASSANT : Hier soir ? Heu... Mais pourquoi vous me posez cette question ?

L'INSPECTEUR : Mais parce que je suis de la police, je fais une enquête de voisinage.

LE PASSANT : Ah ? Est-ce que vous pourriez me montrer votre carte de police ?

L'INSPECTEUR : Heu...et bien, non, je l'ai laissée au commissariat.

LE PASSANT : C'est bien dommage.

L'INSPECTEUR : Pourquoi ça ?

LE PASSANT : Si vous aviez eu votre carte, je vous aurais répondu.

L'INSPECTEUR : Ne vous inquiétez pas, ce n'est qu'une enquête de voisinage.

LE PASSANT : Je ne m'inquiète pas, mais je ne sais pas qui vous êtes.

L'INSPECTEUR : Je viens de vous le dire, je suis inspecteur de police.

LE PASSANT : Oui, mais vous n'avez pas votre carte. Vous savez de nos jours, on voit tellement de choses qu'il vaut mieux être prudent.

L'INSPECTEUR : Vous avez raison, il faut être prudent, s'il y avait plus de gens comme vous nous aurions moins de travail.

LE PASSANT : Je ne vous le fais pas dire.

L'INSPECTEUR : La dame dit qu'elle a été agressée, mais nous voudrions des témoignages de voisins.

LE PASSANT : Ah bon, pourquoi ?

L'INSPECTEUR : Mais parce que parfois il y en a qui inventent des choses, alors si on peut vérifier par d'autres témoignages concordants, ça permet de classer l'affaire plus vite.

LE PASSANT : Vous pensez qu'elle a inventé une agression ?

L'INSPECTEUR : Elle, on ne sait pas, mais ça arrive. C'est pourquoi on fait une enquête de routine. Alors ? Est-ce que vous avez vu quelque chose ou quelqu'un de suspect ?

LE PASSANT : Oui...

L'INSPECTEUR : Ah !

LE PASSANT : ...et non.

L'INSPECTEUR : Mais ? C'est oui ou c'est non ?

LE PASSANT : Ça dépend de vous.

L'INSPECTEUR : De moi ?

LE PASSANT : Si vous n'avez pas votre carte de police ça va être difficile de vous répondre.

L'INSPECTEUR : Je l'ai oubliée, je vous l'ai dit. Mais ça ne change rien.

LE PASSANT : Mais si ça change tout. Si encore vous étiez en tenue, mais non.

L'INSPECTEUR : Je suis inspecteur, je travaille toujours en civil. Enfin, si, j'ai une tenue, mais c'est une tenue de parade.

LE PASSANT : Qu'est-ce que j'en sais, que vous êtes policier ?

L'INSPECTEUR : Je vous l'ai dit, ça devrait suffire.

LE PASSANT : Mais non, n'importe qui peut dire qu'il est de la police.

L'INSPECTEUR : C'est interdit de faire ça !

LE PASSANT : Oui, comme c'est interdit de voler des voitures ou de brûler un feu rouge, mais il y en a qui font ça tous les jours. Alors moi je dis que vous pourriez vous faire passer pour un policier, sans que je n'en sache rien.

L'INSPECTEUR : Mais pourquoi quelqu'un se ferait passer pour un policier pour une enquête de voisinage, je vous le demande un peu.

LE PASSANT : Vous pouvez être un détective privé, ou pire, un cambrioleur qui prend des renseignements sur la voisine.

L'INSPECTEUR : Oui, mais je ne suis pas un cambrioleur, ça se voit quand même !

LE PASSANT : Ben...

L'INSPECTEUR : Allons...

LE PASSANT : Ben non !

L'INSPECTEUR : Non ?

LE PASSANT : Non, regardez les hommes politiques qu'on a mis en prison, on ne peut pas dire qu'ils avaient l'air de voleur. Et bien en prison quand même ! Si vous aviez votre carte, ça simplifierait les choses.

L'INSPECTEUR : Oui, mais je l'ai oubliée...

LE PASSANT : Au commissariat.

L'INSPECTEUR : Oui, voilà et je ne vais pas aller la chercher pour vous, je dois finir mon enquête avant de rentrer.

LE PASSANT : C'est embêtant... Vous avez peut-être une carte d'identité ?

L'INSPECTEUR : Oui, bien sûr.

LE PASSANT : Et bien montrez-moi votre carte d'identité, je noterai votre nom et s'il y a un problème je pourrai dire à qui j'avais à faire.

L'INSPECTEUR : Si je vous montre ma carte d'identité, vous répondrez à mes questions ?

LE PASSANT : Oui, bien sûr.

L'INSPECTEUR : Bon. *(Il fouille dans ses poches.)* C'est bien la première fois qu'on me demande mes papiers.

LE PASSANT : Vous verrez, on s'y fait vite.

L'INSPECTEUR : *(Cherchant toujours dans ses poches.)* Ah, mais non, ma carte d'identité est dans mon portefeuille avec ma carte de police.

LE PASSANT : Voilà qui est de plus en plus embêtant.

L'INSPECTEUR : Mais pourquoi, c'est logique non ?

LE PASSANT : Logique... Logique... Ça dépend de comment on voit la logique. Moi, je trouve ça louche.

L'INSPECTEUR : Louche ?

LE PASSANT : Oui, vous me dites que vous êtes policier, bon, ensuite vous me dites que vous avez oublié votre carte de police.

L'INSPECTEUR : Oui.

LE PASSANT : Bon ! oublier sa carte de police, ça peut arriver, c'est pas très sérieux mais ça peut arriver. Mais une carte d'identité, tout le monde a une carte d'identité.

L'INSPECTEUR : C'est parce qu'elle est avec ma carte de police.

LE PASSANT : Donc, vous sortez sans vos outils de travail ; c'est pas très sérieux. Moi, je suis plombier, je ne pars jamais travailler sans mes outils. Et vous, vos outils, enfin si vous êtes vraiment policier.

L'INSPECTEUR : Je le suis.

LE PASSANT : Admettons. Vous partez travailler sans votre carte, c'est pourtant un de vos outils de travail. Votre carte et... votre révolver par exemple.

L'INSPECTEUR : Ah ! Mais ça, je l'ai. *(Il ouvre sa veste et lui montre son révolver à la ceinture.)*

LE PASSANT : Ah ! Oui, effectivement, c'est bien un révolver.

L'INSPECTEUR : Et un révolver de la police, regardez bien.

LE PASSANT : Je n'y connais rien en révolver, alors ceux de la police, vous pensez bien.

L'INSPECTEUR : Oui, mais vous voilà rassuré ?

LE PASSANT : Rassuré ? Mais non, au contraire. Je me trouve maintenant devant un individu armé, qui se dit policier mais qui n'a pas sa carte de police et qui ne veut pas me montrer sa carte d'identité.

L'INSPECTEUR : Mais ce n'est pas, que je ne veux pas, c'est que ma carte d'identité se trouve avec ma carte de police dans le portefeuille que j'ai oublié...

LE PASSANT : Au commissariat, bien sûr !

L'INSPECTEUR : Mais oui ! Et je ne peux pas non plus vous montrer mon permis de conduire ou même ma carte de donneur de sang, puisque tout ça c'est dans mon portefeuille, que j'ai oublié au commissariat.

LE PASSANT : Voilà bien le problème.

L'INSPECTEUR : En même temps ce n'est pas très grave, je n'ai que deux ou trois petites questions à vous poser.

LE PASSANT : Mais je ne vous répondrai pas.

L'INSPECTEUR : Vous êtes têtu, vous alors !

LE PASSANT : Non. Je respecte la loi et vous devriez en faire autant.

L'INSPECTEUR : Mais je le fais.

LE PASSANT : Prouver de son identité de fonctionnaire de police, ce n'est pas une obligation peut-être ?

L'INSPECTEUR : Si, bien sûr, mais vous n'êtes pas obligé d'être aussi pointilleux.

LE PASSANT : Ah bon ? Et si un jour vous m'arrêtez pour avoir grillé un stop, vous allez faire quoi ? Me dire allez c'est pas grave, et qu'on est pas obligé d'être aussi pointilleux ? Non ! Vous allez me coller une prune et voilà. Alors moi, je dis, soit tu vas chercher ta carte, soit t'arrêtes de m'emmerder !

L'INSPECTEUR : (*Enervé.*) Si un jour, je vous contrôle, vous avez intérêt à être en règle. Je vous promets que je ne vous louperais pas !

LE PASSANT : Mais ça, j'en suis sûr. Allez dégage p'tit con !

L'INSPECTEUR : Mais, c'est de l'insulte à agent, ça !

LE PASSANT : Quel agent ? T'as vu un flic dans le coin, toi ?

L'INSPECTEUR : Mais oui ! Moi !

LE PASSANT : Non, je ne sais toujours pas qui tu es ! Alors tant que tu ne m'auras pas prouvé ton identité, pour moi tu n'es pas flic.

L'INSPECTEUR : Si je reviens avec ma carte, ça va vous faire tout drôle, on verra bien si vous le prenez encore sur ce ton.

LE PASSANT : Mais si tu reviens avec une carte de police, et bien à ce moment-là, et à ce moment-là seulement, je te donnerai le respect qu'un citoyen doit à ta fonction. Mais en attendant, rien ! Pour l'instant je ne vois qu'un connard qui m'emmerde.

L'INSPECTEUR : Allons, allons, ne nous énervons pas. J'ai besoin seulement de deux ou trois réponses, vous n'allez pas m'obliger à faire l'aller-retour au commissariat ? Deux ou trois questions, c'est pas la mer à boire ? Pourquoi êtes-vous si méfiant ?

LE PASSANT : Mais je fais comme vous.

L'INSPECTEUR : Je ne me méfie pas de vous, je ne vous ai même pas demandé vos papiers.

LE PASSANT : Vous auriez un sacré culot, alors que vous n'avez même pas les vôtres. Et puis la voisine, elle se fait agresser, et il vous faut une enquête pour savoir si c'est vrai, si c'est pas de la méfiance, ça !

L'INSPECTEUR : Mais c'est obligatoire !

LE PASSANT : Comme c'est obligatoire de montrer sa carte de police.

L'INSPECTEUR : Mais si j'étais un faux policier, j'aurais une fausse carte.

LE PASSANT : Une fausse carte maintenant, de mieux en mieux !

L'INSPECTEUR : Mais réfléchissez un peu. Si j'étais un faux policier, je me serais fait une fausse carte et je vous l'aurais montrée tout de suite. Et vous auriez répondu à mes questions sans me faire tout ce cinéma.

LE PASSANT : Ça se voit si c'est une fausse carte !

L'INSPECTEUR : Si c'est bien fait, non ! On fait bien des faux billets.

LE PASSANT : « On » ? Qui ça « on » ? Vous faites des faux billets, vous ?

L'INSPECTEUR : Non ! Je dis « on », pour dire des gens !

LE PASSANT : (*Méfiant.*) Ah ?

L'INSPECTEUR : Une fausse carte, c'est facile. D'ailleurs, qu'est-ce que vous savez des cartes de police ? Comment voyez-vous que c'est une vraie ?

LE PASSANT : Mais c'est facile, y a votre photo et trois bandes bleu, blanc, rouge dessus.

L'INSPECTEUR : Et alors ? Un scanner et une imprimante couleur et le tour est joué. Un gamin de 12 ans est capable de faire ça. Vous n'avez jamais fait de fausse carte de police pour jouer quand vous étiez gamin ?

LE PASSANT : Non !

L'INSPECTEUR : Bon. Qu'est-ce qu'on fait ?

LE PASSANT : Qu'est ce qu'on fait ? Mais je ne sais pas, tout ce que je sais c'est que tant que vous n'avez pas votre carte, je ne vous réponds pas.

L'INSPECTEUR : Mais j'ai besoin de votre témoignage, et je n'ai aucun moyen de vous prouver que je suis policier.

LE PASSANT : Mais vous êtes tout seul, au fait ?

L'INSPECTEUR : Oui, pour ce genre d'enquête rien ne nous oblige à être deux.

LE PASSANT : Donc vous êtes deux d'habitude ! Allez chercher votre collègue, s'il me montre sa carte et qu'il me dit que vous êtes policier je le croirais puisqu'il est assermenté. Enfin s'il n'a pas oublié sa carte...

L'INSPECTEUR : Oui c'est une bonne idée... Mais non, il est resté au commissariat, pour commencer le rapport.

LE PASSANT : C'est pas votre jour, vous avez tout oublié au commissariat.

L'INSPECTEUR : Mais je ne l'ai pas oublié, il y est resté...

LE PASSANT : Avec votre carte de police, et votre carte d'identité et votre permis de conduire et tout le tralala, quoi.

L'INSPECTEUR : (*Dépit.*) Oui ! On s'est dit, que l'un irait faire l'enquête pendant que l'autre commencerait le rapport, comme ça on gagne du temps.

LE PASSANT : Voilà, on veut aller trop vite et le boulot est mal fait. C'est ce que je dis toujours à mon apprenti, quand on veut bien faire les choses, on le fait sans précipitation.

L'INSPECTEUR : Normalement, je ne tombe pas sur des gens comme vous.

LE PASSANT : C'est-à-dire des gens qui gobent tout ce qu'on leur dit ?

L'INSPECTEUR : Enfin ! Je vous dis que je suis policier, croyez-moi, bon sang !

LE PASSANT : Moi, je suis commissaire de police ! Alors, tu vas me donner ton nom et ton matricule et je fais te faire un rapport pour non-respect des procédures.

L'INSPECTEUR : Vous ? Mais non, le commissaire je le connais, c'est mon chef !

LE PASSANT : Qu'est-ce qui m'empêche d'être commissaire dans une autre ville ?

L'INSPECTEUR : (*Hésitant.*) Mais... Non... C'est pas vrai, vous dites ça pour me faire marcher.

LE PASSANT : Non, je suis commissaire, en visite chez des amis dans le coin, en vacances mais commissaire tout de même.

L'INSPECTEUR : Je ne vous crois pas !

LE PASSANT : Et pourquoi pas ?

L'INSPECTEUR : Mais parce que vous me l'auriez dit tout de suite.

LE PASSANT : Et si je voulais voir comment vous interrogez les citoyens ?

L'INSPECTEUR : Vous ? commissaire ? Mais non, vous m'avez dit que vous étiez plombier.

LE PASSANT : C'était pour vous tester, inspecteur.

L'INSPECTEUR : Et comment je sais si vous êtes commissaire ?

LE PASSANT : Vous voulez voir ma carte ?

L'INSPECTEUR : (*Mielleux.*) Oui, si ça ne vous dérange pas.

LE PASSANT : C'est pas de chance, je l'ai oubliée au commissariat !

L'INSPECTEUR : Je le savais, vous n'êtes pas commissaire.

LE PASSANT : Et pourquoi pas ?

L'INSPECTEUR : Parce que vous n'avez pas votre carte.

LE PASSANT : Et vous, vous avez la vôtre ?

L'INSPECTEUR : Ah ! Merde ! *(Le passant éclate de rire. L'inspecteur se recule vexé, et cherche une autre personne.)*

LE PASSANT : Qu'est-ce que vous faites ?

L'INSPECTEUR : Je cherche une autre personne pour finir mon enquête.

LE PASSANT : Si j'étais vous, j'irais chercher ma carte avant. *(L'inspecteur ne lui répond que d'un haussement d'épaules. Les deux restent un moment. L'inspecteur cherche du regard dans la rue. Le passant, ne bouge pas les mains dans les poches. Puis on entend un bruit de bus qui s'arrête.)* Ah ! Voilà mon bus ! Je rentre chez moi, bonne journée. *(Il commence à sortir par le côté cour.)*

L'INSPECTEUR : *(Sursaute.)* Comment ? Vous n'habitez pas dans cette rue ? Mais, alors ? Vous ne saviez rien sur les voisins ?

LE PASSANT : Ben non ! *(Il sort en riant.)*

L'INSPECTEUR : *(Hurlant.)* Espèce de... *(Il le regarde partir dépité. Un temps et il va s'asseoir à une table du café.)* Mais quel con !

Scène 12

(L'auteur ne s'occupe toujours de personne et écrit sur son carnet. L'écriture semble lui être pénible. Il écrit, raye des phrases et arrache quelques pages. Quelques boulettes de papier traînent sur la table et au sol. Le voleur arrive du côté cour. Il a un grand manteau qui descend aux chevilles, un sac à main de femme dans une main et un téléphone dans l'autre. Il s'assoit à une table juste à côté de l'inspecteur.)

LE SERVEUR : *(Vient voir le flic.)* Alors ça avance votre enquête ?

L'INSPECTEUR : Pas trop non ! Est-ce que je peux avoir un café ?

LE SERVEUR : Ça marche. *(S'adresse au voleur.)* Monsieur ?

LE VOLEUR : Une bière.

LE SERVEUR : Bien *(Le serveur rentre dans le bar. Le voleur est agité et ne semble pas à son aise. Il pose son téléphone sur la table et fouille dans le sac à main, pour en sortir un portefeuille de femme. Il prend un permis de conduire qu'il regarde quelques secondes, puis le range.)*

L'INSPECTEUR : *(Marmonne tout seul, un temps. Puis fouille dans ses poches. Il ne trouve pas ce qu'il cherche.)* Et merde, j'ai aussi oublié mon portable ! *(Un temps. Il regarde le voleur.)* Excusez-moi, monsieur. *(Le voleur ne bouge pas, perdu dans ses pensées.)* Monsieur ?... Monsieur ?

LE VOLEUR : Hein ? Oui ? Qu'est-ce que c'est ?

L'INSPECTEUR : Désolé de vous déranger. Voilà, je suis inspecteur de police et j'ai besoin de téléphoner au commissariat de toute urgence.

LE VOLEUR : *(Paniqué.)* Police ? Commissariat ? Mais pourquoi ?

L'INSPECTEUR : Je dois prévenir un collègue, c'est assez urgent. Est-ce que vous pourriez me prêter votre téléphone ? Juste pour une petite minute ?

LE VOLEUR : Non, désolé, plus de forfait, plus de batterie *(Il se lève.)* J'ai rendez-vous excusez-moi. Au revoir. *(Il va directement sonner à la porte-côté jardin.)*

Scène 13 ; Le sac à main

(Même jeu que pour la scène 7. On éteint les lumières sur le bistrot et tout ce qui ne concerne pas cette scène. La porte à laquelle « le voleur » vient de sonner se déplace avec lui jusqu'au côté cour, afin d'ouvrir l'espace sur l'appartement où va se jouer la scène. On installe une table avec nappe et vase de fleurs, ainsi que trois chaises autour de la table. Le voleur se retrouve donc côté cour; quand il sonne une deuxième fois à la porte, au moment où « la victime » vient ouvrir en traversant la scène de jardin à cour.)

LA VICTIME : Oui ?

LE VOLEUR : Bonjour madame. Je... Je vous ramène votre sac à main.

LA VICTIME : Mon sac ! Oh ! c'est vrai ? *(Il lui donne le sac et elle vérifie son contenu.)* Vous êtes de la police ?

LE VOLEUR : Heu... Non, pas vraiment.

LA VICTIME : *(Elle sort le portefeuille et regarde son contenu.)* L'argent est encore là, c'est incroyable.

LE VOLEUR : Pas tant que ça.

LA VICTIME : Mais si, bien sûr. Vous auriez pu garder l'argent et ne pas me le ramener. Vous connaissez le proverbe ? C'est l'occasion qui fait le larron. Oh ! c'est formidable ! Mais entrez, entrez. Je viens de faire du café, vous en voulez ?

LE VOLEUR : C'est que je ne voudrais pas vous déranger.

LA VICTIME : *(Elle pose son sac sur la troisième chaise derrière la table, on ne le voit pas, caché par la nappe.)* Vous ne me dérangez pas, vous pensez bien. *(Elle sort par le côté jardin. Des coulisses.)* On me l'a volé hier soir quand je revenais du travail. Je cherchais ma carte de bus, j'ai entendu le bruit d'un scooter, et avant que je comprenne ce qui se passait, on m'avait déjà arraché le sac des mains. Je n'ai même pas eu le temps de crier au voleur. J'ai été tellement surprise ! Le temps de comprendre, il avait déjà tourné au coin de la rue. *(Le voleur est mal à l'aise, il se lève et fait mine de vouloir partir.)* Heureusement que la voisine a un double de mes clefs. Sinon... *(Elle revient avec un plateau, une cafetière, deux tasses, du sucre.)* Mais asseyez-vous, et dites-moi où vous avez retrouvé mon sac.

LE VOLEUR : C'est-à-dire que je ne l'ai pas vraiment trouvé.

LA VICTIME : Ah ? Mais comment est-il arrivé dans vos mains ?

LE VOLEUR : *(La victime pose le plateau sur la table.)* En fait, j'ai quelque chose à vous dire. Ça va vous paraître étrange, mais je vous demande de m'écouter sans vous affoler.

LA VICTIME : Oui ?

LE VOLEUR : Je ne l'ai pas trouvé, parce que c'est moi qui vous l'ai volé.

LA VICTIME : *(Surprise.)* Pardon ?

LE VOLEUR : Le type en scooter c'était moi. Il est garé dehors si vous voulez voir. *(Réflexe de peur, La victime recule un peu.)*

LE VOLEUR : N'ayez pas peur s'il-vous-plaît, je ne vous veux aucun mal.

LA VICTIME : *(Apeurée.)* Comment ? Vous me volez mon sac, et maintenant vous venez chez moi. Pourquoi ? Pour me cambrioler aussi ?

LE VOLEUR : Non ! Je vous en prie, n'ayez pas peur, je veux seulement vous parler.

LA VICTIME : Au secours ! *(Elle disparaît côté jardin.)*

LE VOLEUR : S'il-vous-plaît ! Si, j'avais voulu vous cambrioler, je ne vous aurais pas ramené votre sac, avec l'argent dedans. Je comprends votre réaction, mais laissez-moi vous expliquer. Je ne sais pas pourquoi, mais hier en rentrant chez moi, je me suis dit que j'avais une mauvaise vie. Que je devais arrêter de voler et peut-être trouver un vrai travail. Mais, avant ça, je pense que je dois commencer par réparer mes fautes. C'est pour ça que je suis là. Pour commencer ma nouvelle vie, je me devais de vous ramener votre sac.

LA VICTIME : *(Des coulisses.)* Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

LE VOLEUR : Non, c'est vrai. Ça servirait à quoi que je vous ramène votre sac ? J'avais vos clefs et votre adresse, je n'avais qu'à attendre que vous soyez partie.

LA VICTIME : *(Sortant prudemment des coulisses.)* J'ai fait changer la serrure ce matin.

LE VOLEUR : Ah ! Oui, c'est logique. Ecoutez-moi. *(Il s'approche un peu.)*

LA VICTIME : Ne vous approchez pas !

LE VOLEUR : Pardon, pardon. *(Il s'assoit.)* Je vais rester assis, si ça peut vous rassurer. Voilà, j'ai besoin de votre pardon pour commencer ma nouvelle vie. C'est important pour moi.

LA VICTIME : Mais, mon pardon ne vous servirait à rien. C'est à vous de décider de changer.

LE VOLEUR : Je sais bien. Disons que c'est symbolique. Je vous ai ramené votre sac, c'est une preuve de bonne foi, tout de même.

LA VICTIME : Ça ne suffit pas ! Et la peur que j'ai eue hier ? Le stress, l'angoisse ! Vous savez que je n'ai pas dormi de la nuit.

LE VOLEUR : Moi non plus, si ça peut vous consoler.

LA VICTIME : Ça, c'est de votre faute.

LE VOLEUR : Toute la nuit j'ai repensé à ma façon de vivre et je ne me sentais pas très bien.

LA VICTIME : Ça c'est votre problème, vous ne voulez pas que je pleure pour vous non plus ?

LE VOLEUR : Non, bien sûr. Mais vous pouvez m'aider à devenir meilleur.

LA VICTIME : Vous me prenez pour un psychiatre ?

LE VOLEUR : Comprenez-moi. Je voudrais me racheter et je ne peux le faire qu'avec vous.

LA VICTIME : Pourquoi moi ?

LE VOLEUR : Mais parce que vous êtes la seule personne que je peux venir voir. Les autres gens que j'ai volés, je ne les connais pas. Je ne garde pas de fichiers clients, vous pensez bien. Alors je voudrais me racheter avec vous, peut-être pour rembourser les autres.

LA VICTIME : Je ne sais pas quoi penser de vous.

LE VOLEUR : Il n'y a rien à penser, les choses sont telles que je vous dis.

LA VICTIME : Bon, vous m'avez rendu mon sac, ça devrait suffire, non ?

LE VOLEUR : Non, rendre le sac, c'était assez facile. En fait je voudrais faire plus pour vous.

LA VICTIME : Plus pour moi ? J'ai un peu de mal à comprendre votre...

LE VOLEUR : Démarche ?

LA VICTIME : Oui, c'est ça. Allez donc voir un psy ! Moi, je ne peux rien pour vous.

LE VOLEUR : Et si je vous rembourse la serrure ? Ça a dû vous coûter cher.

LA VICTIME : Non, je suis assurée.

LE VOLEUR : Ah ? Mais qu'est-ce que je peux faire pour vous alors ?

LA VICTIME : Mais je n'ai besoin de rien. J'ai récupéré mon sac, mon argent, bon, voilà. Vous exprimez votre repentir. C'est un bon début, mais je ne peux rien pour vous. Voilà, c'est tout.

LE VOLEUR : C'est tout ? Mais ce n'est pas possible, ça ne peut pas être aussi facile. Je dois faire quelque chose pour me racheter. Je dois comprendre dans ma chair que c'est mal. Rendre votre sac, c'est trop facile, ça risquerait de me faire replonger du jour au lendemain. Je risque de recommencer et quand j'aurai de nouveaux états d'âme, je n'aurai qu'à aller rendre ce que j'ai volé pour me racheter. Non ! Vous me mettez en danger. Vous êtes inconsciente, ou quoi ?

LA VICTIME : Mais vous êtes drôle, vous. Je ne vais pas vous donner une fessée, vous n'êtes pas un enfant qui a volé une pomme.

LE VOLEUR : Non, ça serait ridicule. Mais, si vous aviez un balai...

LA VICTIME : Un balai ? Vous voulez des coups de bâton ?

LE VOLEUR : Non, faire le ménage pour vous. Oui, c'est bien ça ! Je vais faire votre ménage.

LA VICTIME : Ma maison est propre, je n'ai pas besoin d'un homme de ménage.

LE VOLEUR : Alors, je peux faire la vaisselle.

LA VICTIME : J'ai un lave-vaisselle.

LE VOLEUR : Du repassage ? Je ne sais pas très bien le faire, mais j'apprendrai.

LA VICTIME : Non, ni repassage, ni rien d'autre.

LE VOLEUR : Des travaux de peinture, alors ?

LA VICTIME : Non plus.

LE VOLEUR : Du jardinage ?

LA VICTIME : Non !

LE VOLEUR : Mais quoi, alors ?

LA VICTIME : Rien ! Je... Je vous pardonne, voilà, vous êtes content ? Maintenant vous pouvez partir.

LE VOLEUR : Pas vraiment. J'ai réellement besoin de me racheter, vous ne comprenez pas ?

LA VICTIME : Je comprends que vous commencez à m'emmerder, mon petit bonhomme ! Déjà que je n'étais pas très bien depuis hier, à cause de vous, voilà que vous en remettez une couche. Vous allez sortir de chez moi et régler vos problèmes de conscience ailleurs !

LE VOLEUR : S'il-vous-plaît. (*Fouillant dans ses poches.*)

LA VICTIME : (*Inquiète.*) Qu'est ce que vous cherchez dans vos poches ?

LE VOLEUR : (*Sortant une liasse de billets.*) J'ai de l'argent, je peux au moins vous laisser ça.

LA VICTIME : Non merci, c'est sûrement de l'argent volé.

LE VOLEUR : Ben oui. Je ne commence ma reconversion qu'à partir de maintenant, alors forcément...

LA VICTIME : Vous voulez vous racheter avec de l'argent volé, vous ne manquez pas de culot.

LE VOLEUR : Je n'ai que ça pour l'instant. Mais si vous m'aidez ça ne durera pas longtemps.

LA VICTIME : Je ne veux pas vous aider. C'est à vous de vous aider.

LE VOLEUR : Prenez quand même cet argent.

LA VICTIME : Je ne veux pas d'argent volé.

LE VOLEUR : Vous n'êtes pas obligée de vous en servir. Vous n'avez qu'à le donner pour une bonne œuvre.

LA VICTIME : Donnez-le vous-même.

LE VOLEUR : Non, je dois le donner à quelqu'un qui l'accepte d'abord. Je veux dire qui accepte son origine, comme pour le blanchir.

LA VICTIME : Je ne veux pas être complice, en blanchissant de l'argent.

LE VOLEUR : C'est comme le purifier, ne disons pas blanchir, si ça vous gêne. Vous comprenez ?

LA VICTIME : De moins en moins.

LE VOLEUR : Oui. C'est normal. Vous n'avez jamais volé de votre vie. *(Se lève et lui tend l'argent.)* Prenez-le s'il-vous-plaît .

LA VICTIME : *(Hésitante.)* Non ! non et non ! Il faut vraiment que vous partiez maintenant. J'en ai marre de vous.

LE VOLEUR : Vous voyez comme vous êtes. Tout à l'heure vous étiez contente de me voir et depuis que j'ai été honnête avec vous, vous ne me supportez plus. Si je vous avais menti en disant que j'avais trouvé votre sac dans la rue, vous seriez différente. A croire qu'être honnête, ça ne sert à rien !

LA VICTIME : Mais vous voulez absolument faire des choses que je ne veux pas.

LE VOLEUR : C'est que vous n'y mettez pas du vôtre.

LA VICTIME : Pour l'instant je subis votre présence.

LE VOLEUR : J'ai toujours été voleur. Comprenez-moi, ce n'est pas évident de faire ça. J'essaie d'être honnête et ça ne marche pas. Je ne dois pas être fait pour ça.

LA VICTIME : Ce n'est pas la question. Ce n'est pas votre honnêteté qui est en cause, vous êtes têtu, c'est surtout ça.

LE VOLEUR : C'est qu'il faut un peu de détermination pour faire ça. Penser que pour quelqu'un comme moi qui vole depuis l'âge de 16 ans, ce n'est pas facile de changer de vie.

LA VICTIME : Bon ! cette fois ça suffit ! Je n'ai plus de temps à perdre avec vous ! Sortez de chez moi !

LE VOLEUR : *(Effrayé.)* Non ! Pitié, ne faites pas ça.

LA VICTIME : Oh si ! Dehors !

LE VOLEUR : S'il-vous-plaît ! Non ! On va bien trouver une solution.

LA VICTIME : *(Elle prend de l'assurance et le pousse un peu. A ce moment-là « Le voleur » est entre la « victime » et la chaise où est posé le sac à main, ce qui fait qu'il trébuche sur la chaise. Son manteau enveloppe la chaise, dans un réflexe de voleur, il reprend le sac et le cache dans son grand manteau. L'action devra se faire très rapidement. Il serait bien que le public ne voit rien.)* On ne va rien trouver du tout. Allez dehors.

LE VOLEUR : Vous allez détruire toutes mes bonnes intentions.

LA VICTIME : *(Le poussant encore sans violence, mais énergiquement.)* Rien du tout. Vous allez faire votre repentir ailleurs que chez moi. *(Le voleur sort.)*

LA VICTIME : *(Elle ferme la porte à clefs.)* Enfin ! Quelle histoire ! Il est complètement dérangé ce type. *(On entend un bruit de scooter qui démarre et s'éloigne.)* Ça y est, il est parti. S'il fallait s'occuper de tous les gens qui ont des problèmes, on s'en sortirait pas. *(Elle revient se servir un café.)* Le principal, c'est que j'ai récupéré mon sac. *(Elle cherche son sac.)* Mais ? *(Elle regarde sous la table.)* Où est-ce que je l'ai mis ? *(Elle court en coulisse par le côté cour.)* Mon sac ? Où est mon sac ? *(Elle revient sur scène.)* J'étais là... Et puis je l'ai posé là... Mon sac, il est reparti avec ! *(Elle court à la porte et l'ouvre.)* Il est parti avec mon sac ! *(Elle sort en criant.)* Au voleur ! Au voleur ! *(La voix s'éloigne.)* Au voleur !

Scène 14

(Pendant que l'on remet rapidement tous les éléments du décor de base, la victime termine sa course en criant « au voleur » devant le café.)

LE SERVEUR : *(En train de nettoyer une table.)* Qu'est-ce qui se passe, madame ?

LA VICTIME : Avez-vous vu un scooter partir ?

LE SERVEUR : Oui, juste à l'instant, il a tourné au coin de la rue. Pourquoi ?

LA VICTIME : On vient de me voler mon sac à main.

LE SERVEUR : Vous voulez que j'appelle la police ?

LA VICTIME : *(Calmée.)* Non, de toute façon j'ai déjà porté plainte hier soir.

LE SERVEUR : Mais vous ne venez pas de vous faire voler, là, à l'instant ?

LA VICTIME : Si, pour la deuxième fois, mais... ça serait trop long à vous expliquer. Laissez tomber. *(Elle fait demi-tour, pensive.)* Désolée du dérangement. *(Elle sort.)*

LE SERVEUR : Ah bon ? *(Il se retourne et vient débarrasser la table de l'auteur.)* Il y a vraiment des histoires bizarres dans le quartier.

L'AUTEUR : Vous trouvez ? En tout cas rien d'intéressant pour me donner de l'inspiration.

LE SERVEUR : Vous êtes sur une nouvelle pièce ?

L'AUTEUR : Oui, mais ce n'est pas facile, je pensais glaner quelques idées en restant ici, mais rien. C'est trop calme dans le coin.

LE SERVEUR : Mais c'est justement pour le calme que vous venez ici d'habitude.

L'AUTEUR : D'habitude, oui. Mais aujourd'hui, j'aurais préféré un peu d'animation pour trouver des idées pour ma pièce.

LE SERVEUR : De l'animation, il y en a toujours un peu, mais...

L'AUTEUR : Mais ?

LE SERVEUR : Je peux vous parler franchement ?

L'AUTEUR : Bien sûr.

LE SERVEUR : Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée de chercher l'inspiration ici.

L'AUTEUR : Pourquoi ça ?

LE SERVEUR : Moi, si je vais au théâtre, je n'ai pas envie qu'on me raconte des histoires que je retrouve dans mon café ou dans mon quartier. Je voudrais voir des trucs moins ordinaires.

L'AUTEUR : *(Réagissant au mot truc.)* Trucs ! Vous aussi vous voulez des trucs ?

LE SERVEUR : Oui, par exemple, l'histoire de la voisine qui se fait voler son sac deux fois dans la journée, et bien je ne vois pas l'intérêt de mettre ça dans une pièce.

L'AUTEUR : C'est ce que je pense, mais ce n'est pas l'avis de mon directeur de théâtre.

LE SERVEUR : C'est comme si vous faisiez un truc sur...

L'AUTEUR : Une scène vous voulez dire ?

LE SERVEUR : Oui, un truc dans une scène, sur... *(Montrant le supermarché.)* Dans un supermarché, par exemple.

L'AUTEUR : Dans un supermarché ?

LE SERVEUR : Oui, une histoire dans un supermarché. Tout le monde y va au supermarché, ça leur rappellerait la routine, ça ne marcherait pas.

L'AUTEUR : Oui, je ne vois pas ce qui pourrait se passer dans un supermarché.

LE SERVEUR : Mais rien ! Croyez-moi. Faites-nous rêver et laissez tomber les histoires des gens ordinaires.

L'AUTEUR : C'est trop ordinaire ?

LE SERVEUR : C'est le mot juste.

L'AUTEUR : Vous avez sûrement raison.

LE SERVEUR : Je vous laisse, j'ai du travail. Allez bon courage.

L'AUTEUR : Merci. *(Pensif.)* Au supermarché ? *(Un temps.)* Non, il ne se passe jamais rien d'intéressant au supermarché. *(On change le décor doucement pendant que l'auteur parle. On enlève tous les éléments de décors qui n'appartiennent pas au supermarché. L'auteur à sa table continue de parler pendant que la lumière s'éteint lentement sur lui.)* Il y a des caissières, des clients, des rayons. Des gens qui font leurs courses. Parfois il y a des bousculades au moment des soldes, mais c'est plus pitoyable que drôle. Bon, c'est vrai qu'on peut y faire des rencontres. Mais quel genre de rencontres peut-on faire en poussant un chariot ? *(Un temps.)* Non, vraiment, le serveur a raison, rien d'intéressant autour d'un supermarché.

Scène 15 ; Le chariot

(Il reste sur scène un chariot de supermarché au centre de la scène. Dans ce chariot on aperçoit : une baguette de pain, une boîte d'œufs, des bananes, des pommes, deux barquettes de viande, un paquet de café, du papier toilette, un paquet

de sucre, des boîtes de légumes en conserve, du fromage. On entend une annonce de supermarché sur des promotions au rayon saucisson, puis une petite musique de variété en sourdine.)

CHARIOT 1 : *(Arrive du côté jardin, il traîne les pieds en poussant son chariot vide. Il regarde sa liste de courses et cherche son chemin dans le magasin en lisant les affiches traditionnellement en hauteur. Cette tâche qui lui est vraisemblablement imposée lui est visiblement pénible. Il passe à côté du chariot, jette un œil à son contenu, semble intéressé, regarde autour de lui, se rapproche du chariot discrètement et regarde encore autour de lui comme un voleur. Il regarde sa liste et inspecte le contenu du chariot.)* Du pain, oui. *(Il va rayer les éléments sur sa liste à chaque produit.)* Des œufs, très bien. Qu'est-ce qu'il y a aussi ? Des bananes, des pommes. Bon, c'est marqué des fruits, ça fera l'affaire. De la viande *(Il cherche dans le chariot.)* Oui ! Il y en a. C'est quoi ? *(Il sort un morceau de viande emballé.)* Bœuf, et là de l'agneau. Ça ou autre chose... *(Sortant un paquet de café.)* Ensuite du café. Ce n'est pas ma marque préférée mais tant pis. Du papier toilette, ce n'est pas sur ma liste, mais on en a toujours besoin. Par contre il me faut du sucre. Ah ! voilà. Des légumes ? Non ? Ah, si ! il y en a mais c'est des boîtes. Elle ne m'a pas marqué si elle voulait des produits frais, alors ça ira. Du fromage, il y en a aussi, mais c'est parfait ! *(Il raye sa liste, content de lui.)* La lessive ! *(Il regarde dans le chariot.)* Pas de lessive ? Ah zut ! Bon, c'est pas grave, je lui dirai qu'il n'y en avait plus. Au pire, elle ira en demander à la voisine. Bien, plus besoin de faire les courses. *(Il pousse son chariot vide en coulisse.)* Allez ! direction la caisse. *(Il chiffonne sa liste et la jette par terre. Il empoigne le chariot plein, et avance vers le côté cour.)*

CHARIOT 2 : *(Des coulisses.)* Oh ! C'est mon chariot !

CHARIOT 1 : *(A part.)* Merde ! *(Il fait demi-tour et avance vers le côté jardin en accélérant un peu.)*

CHARIOT 2 : *(Arrive du côté cour, un saucisson à la main.)* Qu'est-ce que vous faites ? *(« Chariot 1 » continue d'avancer, « Chariot 2 » le rattrape par le bras.)*

CHARIOT 1 : Monsieur ?

CHARIOT 2 : Qu'est-ce que vous faites ?

CHARIOT 1 : Moi ? Mes courses ! Quelle drôle de question ! Nous sommes bien dans un supermarché, non ?

CHARIOT 2 : Oui, mais c'est mon chariot que vous prenez.

CHARIOT 1 : Votre chariot ? Mais non, vous devez vous tromper monsieur, c'est mon chariot.

CHARIOT 2 : Non, non c'est mon chariot. Si vous voulez un chariot, il y en a plein sur le parking.

CHARIOT 1 : Mais je ne vais pas aller chercher un chariot, j'ai le mien là.

CHARIOT 2 : Non, c'est le mien.

CHARIOT 1 : Je suis désolé, mais je vous assure que vous faites erreur. c'est mon chariot.

CHARIOT 2 : Je sais très bien que c'est mon chariot, je l'avais laissé là.

CHARIOT 1 : Là, c'est mon chariot. Si vous abandonnez votre chariot n'importe où, ce n'est pas de ma faute.

CHARIOT 2 : Mais je ne l'abandonne pas, je l'ai posé là pour ne pas être obligé de le traîner partout dans le magasin.

CHARIOT 1 : *(Ironique.)* Ah ? Parce que vous traînez les chariots, vous ?

CHARIOT 2 : Ben... ?

CHARIOT 1 : Si vous regardez bien leur conception, ils sont faits pour être poussés ! Ça ne m'étonne pas que ce soit pénible pour vous.

CHARIOT 2 : Hein ? Traîner, pousser, c'est pareil. N'empêche que c'est mon chariot que vous êtes en train d'emmener.

CHARIOT 1 : Mais vous y tenez, vous ! Je vous dis que c'est mon chariot.

CHARIOT 2 : Non, c'est le mien. *(Il essaye de le prendre.)*

CHARIOT 1 : Mais à quoi voyez-vous ça ?

CHARIOT 2 : Je sais reconnaître mon chariot.

CHARIOT 1 : Reconnaître ? Mais ils sont tous pareils. Quatre roues, un petit siège pour les enfants, même couleur, même taille. Alors je ne vois pas comment vous pouvez reconnaître votre chariot. Bon ! Excusez-moi, mais je voudrais aller à la caisse, avant qu'il n'y ait trop de monde. Déjà que je n'aime pas faire les courses...

CHARIOT 2 : Vous allez où vous voulez, mais sans ce chariot. Parce que c'est bien le mien. Je sais très bien ce qu'il y avait dedans avant de le laisser là.

CHARIOT 1 : Parlons-en *(Il se place entre lui et le chariot pour l'empêcher de voir.)* Qu'est-ce qui y a dedans ? Dites-moi ?

CHARIOT 2 : Mais, heu... Il y a du pain, et... du café ! ... et... *(Un temps il essaye de voir dans le chariot.)*

CHARIOT 1 : Ah ! non, ne trichez pas ! Alors, la suite ?

CHARIOT 2 : Heu... Du saucisson !... *(Voyant qu'il a le saucisson en main.)* Ah ! non je viens d'aller le chercher.

CHARIOT 1 : Alors ? Du pain, du café ? C'est tout ?

CHARIOT 2 : Non, ce n'est pas tout, mais ma femme est là aussi, on fait les courses ensemble, elle a très bien pu rajouter des choses.

CHARIOT 1 : Du pain et du café ! C'est la première chose qu'on achète ! Il doit y avoir une personne sur deux ici qui a du pain et du café dans son chariot. Ce n'est pas très concluant votre affaire.

CHARIOT 2 : Mais je sais que c'est mon chariot. Je le laisse là pour aller chercher du saucisson, et quand je reviens, il est à la même place, sauf que vous êtes en train de me le voler.

CHARIOT 1 : Voilà que je suis un voleur maintenant.

CHARIOT 2 : Je ne vois pas ce que vous pouvez être d'autre. Un voleur de chariot !

CHARIOT 1 : Mais le chariot appartient au magasin.

CHARIOT 2 : Le chariot, oui, mais ce qu'il y a dedans ?

CHARIOT 1 : Avez-vous des preuves ?

CHARIOT 2 : Des preuves ?

CHARIOT 1 : Oui, les factures d'achat par exemple ?

CHARIOT 2 : Non, je ne suis pas passé à la caisse encore, et pour cause, vous êtes en train de...

CHARIOT 1 : Donc, je ne peux pas vous voler quelque chose que vous n'avez pas payé ! Parce que pour l'instant, tous ces articles appartiennent toujours au magasin. Qu'ils soient dans les rayons, ou dans un chariot. Alors je ne vois pas où est le voleur dans cette histoire.

CHARIOT 2 : Ah, ah ! Vous avouez donc que ces articles ne sont pas à vous !

CHARIOT 1 : Pas plus qu'à vous ! D'ailleurs je me dirigeais vers la caisse pour les acquérir légalement.

CHARIOT 2 : Oui, mais dans un chariot que vous n'avez pas rempli.

CHARIOT 1 : Mais bien sûr que si !

CHARIOT 2 : Non, vous venez de dire que les articles appartiennent au magasin quel que soit l'endroit où on les trouve. Dans les rayons ou ailleurs.

CHARIOT 1 : Bien sûr. Tant qu'on n'a pas passé la caisse, oui. Qu'est-ce que ça prouve ?

CHARIOT 2 : Ça prouve que vous avez décidé de prendre ces articles dans le chariot d'un autre, et tant qu'à faire autant prendre le chariot avec. Hein ?!

CHARIOT 1 : *(Décontenancé.)* Mais... Non !

CHARIOT 2 : Mais au fait ! Dites-moi un peu *(Il met la main sur le mécanisme du jeton.)* Si c'est votre chariot, vous devez savoir comment est le jeton qui est dedans !

CHARIOT 1 : Le jeton ?

CHARIOT 2 : Vous dites que ce chariot est à vous ?

CHARIOT 1 : Oui.

CHARIOT 2 : Donc vous l'avez pris sur le parking.

CHARIOT 1 : *(Pas rassuré.)* Oui.

CHARIOT 2 : Alors, regardons le jeton qu'il y a dans ce chariot et si c'est un jeton EDF c'est que ce chariot est à moi !

CHARIOT 1 : Quoi EDF ?

CHARIOT 2 : Electricité de France. J'ai toujours le même jeton et c'est un jeton EDF. Votre jeton à vous, c'est quoi ?

CHARIOT 1 : Comme si je perdais mon temps à admirer les jetons publicitaires.

CHARIOT 2 : Et bien on va voir. *(Il retire sa main.)*

CHARIOT 1 : *(Place sa main sur le jeton.)* Et alors ? Vous vous croyez privilégié ? Vous croyez que vous êtes le seul à avoir un jeton EDF ?

CHARIOT 2 : Non, mais ça serait une drôle de coïncidence que le chariot que je dis être le mien ait aussi un jeton EDF, hein !

CHARIOT 1 : Les coïncidences ça arrive.

CHARIOT 2 : On va bien voir. Retirez votre main.

CHARIOT 1 : *(Résigné, il retire sa main et regarde tout seul en cachette.)* Ah !

CHARIOT 2 : *(Regarde aussi.)* Quoi ?

CHARIOT 1 : On ne voit rien.

CHARIOT 2 : Non, il est trop enfoncé. Mais on voit un peu de bleu, là.

CHARIOT 1 : Et alors ?

CHARIOT 2 : Le bleu, c'est la couleur d'EDF.

CHARIOT 1 : (*Retrouvant son assurance.*) Ou pas ! Il y a plein de pub qui se servent du bleu. Ça ne prouve rien.

CHARIOT 2 : On va l'enlever et là on verra bien.

CHARIOT 1 : Et comment voulez-vous l'enlever ?

CHARIOT 2 : On va trouver un autre chariot et pour les accrocher ensemble et comme ça vous serez bien obligé d'admettre que vous avez tort.

CHARIOT 1 : J'avoue.

CHARIOT 2 : Enfin !

CHARIOT 1 : J'avoue... que je n'ai pas regardé la couleur du jeton que j'ai utilisé. Mais si ça se trouve, c'est aussi un jeton EDF.

CHARIOT 2 : Ben voyons.

CHARIOT 1 : Et pourquoi pas, j'ai pleins de jetons chez moi, et dans le tas y en a bien un de chez EDF !

CHARIOT 2 : Comme par hasard. On va le sortir et on verra bien !

CHARIOT 1 : Pour ça, il faut accrocher deux chariots ensemble, et il faut donc vider celui-là, et pour le vider, il faut que je passe à la caisse, et donc si je passe à la caisse, j'aurais payé son contenu, et alors, la discussion sera close !

CHARIOT 2 : On va trouver un chariot dans le magasin.

CHARIOT 1 : C'est ça et vous allez m'obliger à ennuyer une autre personne comme vous le faites pour moi en ce moment. Non, merci ! Je ne serais pas le complice d'un serial-emmerdeur !

CHARIOT 2 : Mais c'est vous, l'emmerdeur. Ce chariot est à moi tant que vous n'êtes pas en mesure de me prouver qu'il est à vous.

CHARIOT 1 : Je peux vous dire la même chose. Ce chariot est aussi à moi tant que vous n'êtes pas en mesure de prouver qu'il est à vous.

CHARIOT 2 : Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

CHARIOT 1 : Attendez ! (*Il cherche sa liste par terre, et la ramasse.*) Tenez ! Ah ah ! J'ai la preuve ! (*Il lui donne la liste.*)

CHARIOT 2 : Qu'est-ce que c'est ?

CHARIOT 1 : Ma liste de course.

CHARIOT 2 : Non, c'est un bout de papier que vous avez trouvé par terre.

CHARIOT 1 : Je l'avais jetée après avoir terminé de remplir mon chariot. Allez-y regardez !

CHARIOT 2 : (*Ouvre la liste.*) C'est illisible, tout est barré.

CHARIOT 1 : Ben oui, je suis organisé, je prends dans le rayon et je raye sur ma liste. Logique non ?

CHARIOT 2 : Et la lessive ? *(Il regarde dans le chariot.)* C'est écrit « lessive » et il n'y a pas de lessive dans ce chariot. Ah, ah !

CHARIOT 1 : Quoi ? « Ah, ah » J'allais la chercher, la lessive.

CHARIOT 2 : Sans votre liste ?

CHARIOT 1 : Pas besoin d'une liste pour un paquet de lessive.

CHARIOT 2 : Vous m'avez dit que vous vouliez aller à la caisse, pas chercher de la lessive.

CHARIOT 1 : Oui, je vais à la caisse et je prends la lessive en passant.

CHARIOT 2 : Sauf que les caisses, c'est par là, *(Il montre le côté cour.)* et que la lessive c'est de l'autre côté. Vous êtes un beau menteur, vous alors !

CHARIOT 1 : Oui, ben je me suis trompé...

CHARIOT 2 : De chariot !

CHARIOT 1 : Non, de direction, c'est pas un crime. Ces magasins sont tellement grands que je m'y perds. En plus, ils changent les rayons de place, exprès pour nous faire passer dans des nouveaux rayons, pour qu'on soit tenté d'acheter des trucs dont on n'a pas besoin. Ils sont vicieux, vous savez.

CHARIOT 2 : *(S'énervant.)* Bon, ça suffit ! Rendez-moi, mon chariot.

CHARIOT 1 : Prouvez-moi que c'est le vôtre !

CHARIOT 2 : Monsieur, je ne voudrais pas être grossier ou violent.

CHARIOT 1 : Il ne manquerait plus que ça.

CHARIOT 2 : *(Face à face.)* C'est pourtant ce qui va se passer.

CHARIOT 1 : J'aimerais bien voir ça !

CHARIOT 2 : Alors vous ! *(Il remonte ses manches, agressif.)*

VOIX DE FEMME EN OFF : Chéri, Tu viens ?

CHARIOT 2 : *(Se retourne et parle côté cour.)* Oui, attends, j'essaye de récupérer notre chariot !

VOIX DE FEMME EN OFF : Quel chariot ? Il est avec moi, notre chariot !

CHARIOT 2 : Hein ? *(Un blanc, il ne sait plus quoi dire, gêné.)* Avec toi ?

CHARIOT 1 : *(Il lui met la main sur l'épaule très paternaliste.)* Je vais être gentil avec vous. Je ne ferai aucun commentaire. Mais, si j'étais vous, j'irais rejoindre ma femme sans rien dire, et sans me retourner. *(« Chariot 2 » le regarde, il semble vouloir parler, mais rongé par la honte, tourne les talons et s'en va avec toute la dignité qu'il peut rassembler.)* J'ai bien cru qu'il allait m'avoir ! J'ai vraiment horreur de faire les courses, moi, alors ! *(Il prend le chariot et avance vers le côté jardin.)*

VOIX D'HOMME EN OFF : *(Venant du côté jardin et qui arrête « Chariot 1 » dans son élan.)* Vous là ! Qu'est-ce que vous faites avec mon chariot ?

CHARIOT 1 : *(Mielieux.)* Votre chariot ? Mais vous devez faire erreur, c'est mon chariot !

Noir.

Scène 16

(Retour sur le décor principal. L'auteur est à la même place, seul à la terrasse du café, il consulte ses notes qui remplissent près de dix pages de son carnet, mais il ne semble pas satisfait de ce qu'il relit. Il s'énerve, arrache une page et la chiffonne, tourne les pages, revient en arrière, va directement à la fin, revient au milieu, arrache une autre page. Il semble être de plus en plus déprimé au fur et à mesure qu'il se relit. Pendant ce temps, une scène silencieuse où « Cabas 1 » et « Cabas 2 » apparaissent au même moment de chaque côté de la scène. Elles se croiseront en silence sans s'adresser un mot, mais avec des regards de haine et de défi. Elles disparaîtront chacune de son côté.)

L'AUTEUR : *(Il s'arrête un instant et observe « Cabas 1 » et « Cabas 2 » qui passent. Il semble chercher quelque chose dans leur comportement. Regardant les deux personnages l'un après l'autre et jusqu'à leurs sorties de scène, il semble déçu par ce qu'il voit.)* Non, vraiment, ça ne vient pas. Je ne vois pas ce que je pourrais écrire sur deux petites vieilles et leurs cabas. Ah ! Les gens et leurs petites vies ordinaires. C'est déprimant tout ça. *(Il range ses affaires et appelle le serveur.)* S'il-vous-plaît, combien je vous dois ? *(A lui-même.)* Je laisse tomber mes principes et voilà ce qui arrive. Je me suis toujours appliqué la même stratégie. Écrire une seule pièce à la fois. J'en ai une en chantier, et voilà que j'accepte une commande. *(Dédaignant.)* Une commande ! Je ne suis pas livreur de pizza ! Je ne travaille pas sur commande. L'inspiration, ça ne vient pas comme ça, sur commande. L'inspiration est une femme capricieuse. On la désire, elle est farouche, on l'ignore, elle vient à vous. De plus, c'est une jalouse, elle ne pardonne pas de vouloir écrire deux pièces en même temps. Voilà ce que je dois faire ! Terminer ma première pièce, avant d'en écrire une autre.

LE SERVEUR : *(Arrive du café.)* Monsieur ?

L'AUTEUR : Combien je vous dois ?

LE SERVEUR : Alors ? 8 cafés, 15 euros.

L'AUTEUR : 8 cafés !?

LE SERVEUR : Oui, vous devez être comme une pile électrique après avoir bu tout ça.

L'AUTEUR : Je n'ai pas vu le temps passer.

LE SERVEUR : Vous avez l'air d'avoir bien travaillé.

L'AUTEUR : Rien du tout, je n'ai rien fait de bon.

LE SERVEUR : Pourtant je vous vois écrire depuis tout à l'heure.

L'AUTEUR : Oui, j'ai plein d'idées mais aucune ne va avec ce qu'on m'a commandé.

LE SERVEUR : Sans vouloir vous donner de leçon, je vous l'avais dit, ce n'est pas une bonne idée de chercher l'inspiration ici.

L'AUTEUR : Je sais, je sais. *(Il sort de l'argent.)* Tenez.

LE SERVEUR : Merci, monsieur, *(En lui rendant la monnaie.)* Vous savez, moi j'y suis tous les jours ici, et pour ce qui est d'écrire du théâtre, je ne pense pas que ce soit le meilleur endroit.

L'AUTEUR : Oui, j'ai vu. Enfin, je n'ai rien vu plutôt !

LE SERVEUR : Moi, je trouve que vous devriez faire des trucs plus « olé olé ».

L'AUTEUR : Olé, olé ?

LE SERVEUR : Enfin plus, je ne sais pas moi, un peu de sexe, un peu de violence, et un peu de... enfin voilà, quoi.

L'AUTEUR : Avec des combats, des morts et une belle morale à la fin où le héros sauve l'héroïne malgré la mafia qui voulait la tuer ?

LE SERVEUR : Ouais, ça serait cool, des trucs comme ça, quoi !

L'AUTEUR : Je vais y penser. Merci de vos précieux conseils.

LE SERVEUR : Si je peux vous rendre service. *(Il débarrasse la table.)*

L'AUTEUR : *(Attend que le serveur soit parti.)* Des trucs comme ça, quoi ! C'est bon, il a réussi à me déprimer complètement. *(Il sort son téléphone en terminant de prendre toutes ses affaires.)* Allo ? Oui, c'est moi... Hein ? Mais non, je n'ai pas fini, et je n'ai pas d'idée. Non... Ecoute, je crois que je ne vais pas le faire. Je dois d'abord terminer une pièce, avant d'en commencer une autre, et puis je ne la sens pas, ton idée... Non, je te dis, il ne se passe rien dans la vie des gens, en tout cas rien qui soit assez intéressant pour en sortir la moindre petite idée... Commande ou pas, ça ne change rien, tu me prends pour qui ?... Et bien, demande à quelqu'un d'autre si tu veux. Je ne vais pas risquer ma réputation pour un truc que je ne sens pas... Demande à Georges si tu veux, ou Sacha... Oui vas-y, ils n'ont rien fait de bien depuis des années, mais peut-être que ce coup-là... Non, je ne fais pas de « trucs » sur la vie des gens, les gens ne vivent pas de « trucs » intéressants. *(Examinant la salle.)* Je les vois les gens, ils sont devant moi, et ils ne font rien, à part rester assis bêtement... Non, il n'y a rien à écrire sur eux. Rien, tu m'entends ? S'il suffisait de s'asseoir à la terrasse d'un café et d'observer pour trouver de l'inspiration, n'importe quel gugusse pourrait devenir Molière en deux heures. *(Il commence à sortir par la salle, traversant le public.)* Non, je ne le fais pas. Je ne le sens pas, je n'ai pas envie et il n'y a rien à écrire là-dessus !... C'est ça, au revoir. *(Jetant un œil circulaire à la salle.)* Oh ! Vous, ça va ! Hein ! Vous croyez que c'est facile de vous satisfaire ? Hein ! Ah ! Ça c'est plus facile de venir poser ses fesses sur un fauteuil et d'attendre. Allez ! Vas-y l'auteur, fais-nous rire, fais nous rêver, on y a droit, on a payé notre place ! Mais, pour qui vous vous prenez ? Public ou pas, ça ne vous donne pas tous les droits. Vous croyez qu'on commande une pièce, comme on commande un demi au café du coin ?... Si au moins vous viviez des trucs plus... qu'on pourrait écrire et raconter... Des trucs, plus... Moins ordinaires, quoi ! Ah ! Mais non, on préfère vivre des petites vies bien tranquilles et laisser les auteurs sans inspiration. Bande d'ingrats, qu'est-ce que vous croyez, je suis un artiste, moi ! *(Il sort par le fond de la salle avec un panache mal assuré et trébuche un peu. On l'entend râler tout seul jusqu'à ce que la voix disparaisse dans les couloirs.)* Des trucs !? Mais quels trucs ?

Rideau.